Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire;

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N°. 14.
1810.

PQ
1215
T44
t. 11

LIBRARY
MAY 3 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

79365

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE,

PAR DELANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1756.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.

LE VIEUX COMTE.

CLITANDRE.

ÉRASTE.

UN LAQUAIS.

JULIE, jeune veuve, coquette.

ORPHISE, tante de Julie.

LA PRÉSIDENTE, femme du monde.

ROSETTE, suivante de Julie.

La scène est à Paris, dans un salon commun aux appartements d'Orphise et de Julie.

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous? Ma joie en est extrême.
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux :
Mais, madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié.

ORPHISE.

De moitié? moi, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :
Lisez.

(*Il donne un billet à Orphise.*)

ORPHISE *regarde la signature, et dit :*

« Julie ! » Enfin mes projets réussissent.

« Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre « de la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut « qu'elle ne m'ait fait confidence des sentiments qu'elle a « pour vous, et je prétends juger par moi-même si « vous les méritez. Ainsi, monsieur, préparez-vous à « subir l'examen le plus sévère ; et surtout faites provi- « sion de bonnes raisons pour justifier, à votre âge, et « votre éloignement pour les nièces, et votre goût déter- « miné pour les tantes.

« JULIE. »

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentiments ma nièce est l'interprête :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère,
Qui vous rend à la fois agréable et sincère ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse, et raisonne avec grâce...
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait :
Mais je sais que votre âme est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore ;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flatter, je voudrois être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi? ce projet encore occupe votre esprit?
Votre nièce l'ignore, ou sans doute elle en rit ;
Mais pour l'exécuter, quel rare stratagème?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi? Julie!

ORPHISE.

Oui, vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde,
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,

Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense.
Si je l'accuse ici, ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle :
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et toujours occupée à régler ses désirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable;
Mais Julie après tout n'est point si condamnable :
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang;
De ses brillants défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi la réformer?
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer.
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;

Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits
Et du sien jusqu'ici rien n'a trouble la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme,
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits, suis-je assez bien armé?
Veuve et très jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talents, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-temps fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne,
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne,
Vous pensez comme moi sur cet article-là :
D'un danger si pressant, de grâce, arrachons-la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère,
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des désirs inquiets d'obtenir ce bonheur;
Déja depuis long-temps ma raison en alarmes,
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la suis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh! je vais vous le dire; écoutez-moi, de grâce.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chère Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle:
Mais, qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle;
Et pour se l'attacher, il n'est feintes, détours,
Ruses, dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cède;
Mais un est-il soumis, un autre lui succède.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,
Couvroient votre bonheur des ombres du mystère;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos désirs;
Et que votre conquête, à ses yeux interdite,
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée :
Lorsque vous paroissiez, je l'ai vue agitée,

Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes,
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même temps sur moi se confondoient :
A cent petits égards votre amitié fidèle,
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle ;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien ! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi, si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse,
(Orphise rit.)
A qui?... Fort bien ; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractère est-il une énigme pour vous?
Sa fierté vous défie ; allons, entrez en lice ;
En vous faisant aimer, confondez sa malice :
Entraînez, séduisez ; humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur.
Quoi donc ! vous balancez? Quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes ;

La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète
Mais qu'elle aime une fois, et la voilà parfaite ;
Un véritable amour au sein de la vertu
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme,
Un honnête homme aimé les transmet dans notre âme.
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre, comment peut-il être assorti?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire?
Son sort est de plier sous un digne adversaire ;
Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma nièce et mon ami.

CLITANDRE.

Je cède, et vais tenter cette grande entreprise ;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux comte le chasse ; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule :
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux :
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir, on vient et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

SCÈNE II.

CLITANDRE, *seul.*

C'est aller un peu vite :
Il s'en faut que sa nièce et moi soyons d'accord ;
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

SCÈNE III.

ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Éraste chez Julie ! Est-ce là ta promesse?
Qu'y viens-tu faire? dis.

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse ;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort?

ÉRASTE.

Qui, moi? je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

Oh ! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir :
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.

Qui gronde une volage, est encore fidèle :
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable ;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable ;
Va : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux où son âme étaloit sa grandeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes :
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.

(Il donne le billet à Clitandre.)

CLITANDRE *lit.*

« De grâce, madame, débarrassez-moi d'Éraste. L'hom-
« mage qu'il s'avise de me rendre, afflige votre amour-
« propre, sans flatter le mien ; et vous devriez prendre
« un peu plus de soin de conserver vos conquêtes. Il m'a
« menacée de retourner à vous ; soyez, je vous prie, assez
« généreuse pour ne me le point renvoyer.

« JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien ! que diras-tu ?

CLITANDRE.

Que Julie est sincère,
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire! oh! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix;
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amants que séduisoient ses yeux.
Je l'attends. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène,
Mes discours insultants auront bravé sa haine,
Je cours dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs;
Et livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et pour moi j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressants;
Contente-les, mon cher : quand tu seras tranquille,
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater; mais...

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, va, cours te satisfaire,
Dépêche; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.

Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent:
Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie:
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi,
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi;
Regards, billets, discours, signes de toute espèce,
Du plus profond secret supposoient la promesse;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier:
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage,
Le secret en est un dont rien ne te dégage:
Elle est femme, elle rompt de perfides liens;
Sois homme, tes serments doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans âme
Se parer des débris de l'honneur d'une femme:
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais enfin, quand Julie...

CLITANDRE.

Eh ! finis. Ta colère
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi ;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci.

ÉRASTE.

Quoi ! tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise,
D'opposer des raisons à semblable sottise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.
Une femme coquette ! ah ! bon dieu, quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ;
Et des belles, surtout, le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau.

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile ;
Elle t'aime, aime-la ; la vengeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi ? Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur :
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire?
Que depuis quatre mois le marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour... Oh! parbleu! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *embrassant Éraste.*

Eh! bonjour, mon très cher.

ÉRASTE.

Quel transport!
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.
Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.
Tu railles; mais crois-moi, dans mes jours libertins,
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins;
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Éraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé... mais de la bonne espèce...

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *bas, à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse.
(*Haut.*)
La perfide! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas:
Julie...

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre:
Et vous-même bientôt vous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien? pauvre jeune homme! il est désespéré.
Crois-moi; c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE, *au comte.*

Pour toujours?

LE COMTE, *à Clitandre.*

Oui ; malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh ! oh ! c'est tout de bon,
Éraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Que monsieur a raison ;
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse ;
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas !
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée? oui, je vous le répète.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence ;
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi.
(Éraste et Clitandre rient.)
Vous riez? Oh ! parbleu ! messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espèce.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Bonjour, mon oncle. Eh bien! nous avons réussi;
(A Éraste.)
Vous êtes en faveur. Éraste... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne :
Demain le président te cède Célimène;
Nous avons, d'hier au soir, pris nos arrangements.

ÉRASTE, *au marquis.*

Pour d'autres que pour moi conserve tes présents.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cèdes Julie.

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grâce.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?
Une vous quitte? Eh bien! une autre vous console.
On se convient? Tant mieux, entière liberté.
On se déplaît? Bonsoir; chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.
(Il sort.)

CLITANDRE, *à Éraste.*

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile:
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE, *au marquis.*

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais...
Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh! non, jamais;
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh! non, son âme est prise,
Son cœur sera constant, le temps le fera voir,
Et j'en crois les serments que je vais recevoir.
(Il entre chez Julie.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère,

A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scène un peu forte :
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit! qui tracasse, manœuvre,
Médit, sème le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouilleroit l'État, le tout pour s'amuser :
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'empire de Gnide.
Son âme est toute à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir :
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillants ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin :

Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi;
Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire;
Elles aiment le bruit, oh! je leur en fais faire.
Une scène bruyante amène un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat:
On noircit, on caresse; on brouille, on raccommode;
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talents merveilleux égalent vos lumières;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolières.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,
Il n'est point infaillible, et Julie elle-même,

Malgré son naturel et malgré vos talents,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue;
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas,
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh ! parbleu, nous verrons; Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme, d'une autre aime à presser la course:
Et c'est pour les former ma dernière ressource.
La voici.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, JULIE, LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE *entre en petite maîtresse, et regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*

(*Au comte, qui lui donne la main.*)

POURQUOI non? cela peut s'arranger.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous m'écrirez?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez?

JULIE, *au marquis.*

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du comte épuiser la fleurette,
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah ! madame, les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS, *au comte.*

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadème :
Comme elle est rayonnante !

JULIE, *au comte.*

Il suffit pour un jour.
(*Au marquis.*)
Je sais presqu'à présent comme on faisoit l'amour
Au temps de mon aïeule. Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécile,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh ! je vais la payer ;
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Eh ! oui, c'est le meilleur ;
Qu'en dites-vous ? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh ! mais oui ! ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus ;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours ! C'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi, j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah ! madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.
(*Elle donne la main au marquis et au comte, et fait une révérence à Clitandre.*)

SCÈNE IX.

CLITANDRE, *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piège !
Vingt regards... Pas un mot. Je veux à son manège
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette : tant mieux.

SCÈNE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez pas ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui donnant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
Mais il n'est pas pour moi; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ROSETTE, *seule.*

Oui, c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?
De ces gens qu'on estime ? Ah ! qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espèce en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite ?
C'est bien fait : elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ROSETTE; JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi, tout de bon? Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre!

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir, à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie et l'espérance;
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet:
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre...

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton étoit joint.

(Julie, piquée, rougit.)

Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle:
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit,
Il veut me voir venir. Oui-dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice;
Mais il devroit me croire assez d'habileté,
Pour m'honorer d'un piège un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piège.
Il ne vous aime point, voilà tout son manège.

JULIE.

Il ne m'aime point!

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien?

ROSETTE.

Vous êtes adorable...oui : mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre?
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphère,

Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage ;
Ils n'ont pas, pour vous voir, les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahison !
Ils s'aiment sans votre ordre?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidèle ;
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis,
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis ;
Quoi ! dans votre maison, et sous vos yeux, madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir ;
Oui, fût-ce votre mère, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain temps, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fière de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certain choix...!

Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait,
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée;
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nièces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous; tromper... c'est un plaisir si doux!
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison, enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts;
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?...
Un seul geste, un coup-d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts:
On veut nous décider: on nous voit de plus près,
On nous voit... vainement on résiste à sa chute,
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet.
Tu n'as pas pénétré dans son âme surprise:
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,

Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux,
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon! tu m'avertiras. Ma tante... Ah! la voici.

SCÈNE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

MA nièce, comment donc! vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens,
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens:
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur moi je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois le connoître, afin de l'épargner...
Car, si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence,
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense.

Va, remplis l'univers de tes succès brillants,
Étale ton esprit, ton savoir, tes talents :
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire ;
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah ! vous me défiez ! je ne réponds de rien :
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ORPHISE, *seule.*

Je ris de sa menace, et son humeur trop vaine,
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va, pour vous gagner, mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre :
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité,
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,

Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grâce, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentiments, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix! J'aperçois Rosette.

SCÈNE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE, *bas, à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE, *à Orphise.*

Moi? non, mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût,
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties
Dans les règles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amants, dos à dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme:
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces;
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, *apercevant venir quelqu'un.*

. Voici quelque visite.

ROSETTE.

Tant pis.

ORPHISE.

Elle est pour nous.

SCÈNE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, *au comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante;
Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE, *au comte.*

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre, serviteur.

(Il entre chez Julie; Rosette le suit.)

SCÈNE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-temps de sa faveur.
Je rentre aussi.

(Elle entre chez Julie.)

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, *seul.*

Je tremble, oh! oui, je suis sincère,
Je connois le danger; puissé-je m'y soustraire?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé.
Ah! qu'en un autre temps je vous aurois grondé!
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse :
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu :
Il est au désespoir; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grâce, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais...

JULIE, *avec gaîté.*

Ah! vous voulez déguiser votre flamme;
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien.
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit? Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux! la charmante figure!

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaîment.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense.

JULIE, *minaudant.*

Mais vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance,
Je le sais. Répondez, de grâce, à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour?

JULIE.

La belle question!

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect :
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, partout
Tel que nous le sentons; *consonnance* de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là.

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui, vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît pas d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une âme.

JULIE.

Ah ! vous m'alliez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour :
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié !
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui ? moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre :
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur;
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,
De l'erreur à l'excès guide votre jeunesse;

Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

(*A part.*) (*A Clitandre.*)
Mais, vraiment, il raisonne. A merveille, Clitandre;
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre;
Car enfin, ces plaisirs, à moi, me semblent doux;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi, tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grâce pour celui de briller et de plaire:
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire;
Et j'aimerois autant me passer de beauté,
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son âme,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance.
Elle parle; l'éloge aussitôt retentit:
Elle jette un coup-d'œil; on espère, on pâlit:
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête;
Elle forme un orage, ou calme une tempête;
De mille passions elle excite les flots;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos? L'aimable perspective
Que vous nous présentez! Quoi! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne passez rien. Allez-vous quereller?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens; et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre âme;
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire; et cet amour, madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon âme.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur, j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale,
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale;
L'honnête me suffit; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prends point le change:
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous,
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE, *les surprenant.*

PARBLEU, je m'en doutois.

JULIE, *riant.*

Quoi! tout de bon, cher comte?

LE COMTE, *à Julie.*

Cher comte! déloyale! ah! rougissez de honte.

JULIE.

Moi, rougir?

LE MARQUIS, *au comte.*

Eh bien donc, mon oncle, qu'avez-vous?

LE COMTE, *au marquis.*

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi! déja de l'aigreur, du courroux?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu!

LE MARQUIS.

Mon oncle!...

LE COMTE.

Oh! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est pas bien. Eh! que vous a-t-on fait?

LE COMTE.

Le plus damnable tour.... Tantôt sur son billet
J'arrive; en minaudant la perfide m'appelle :
« Cher comte, je reviens, prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends comme un sot; et, pendant ce temps-là,
On vient faire l'amour à monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon?

LE COMTE.

Oui, morbleu!

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable.

LE COMTE.

Peste! l'impertinent!

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi!

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici:
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage.
Toujours en l'air, toujours trahissants et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Sa colère est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE, *à Clitandre.*

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre.
En moins d'un jour, Éraste et mon oncle et Clitandre!
C'est aller au plus grand. Mais, Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE, *au marquis.*

Laissez là vos projets, monsieur est occupé;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé;
Il soupire, il adore.

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle,
(*A Clitandre.*)
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidèle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, *au marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment..

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.
(*Clitandre lui donne la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien ! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espère,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien, n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE, *riant.*

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc ! l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne sais ; mais, madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon âme.
Le dangereux objet ! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté !
Son manège attrayant vous tourne, vous épie;
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie:
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit:

Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid;
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grâce au fond du cœur porte le sentiment,
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes;
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi:
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature:
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;
Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous;
Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colère
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincère.
Ce choc de sentiments, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie:
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi :
Son penchant se déclare ; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois ; mes soins l'ont tant étudiée !
A-t-elle pu cacher ses mouvements confus ?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus ?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale ?
Quand tout à l'heure encor je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir ?
De notre tête-à-tête à présent inquiète,
Elle hâte son monde, et presse la retraite ;
Un instant va la voir arriver sur nos pas ;
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas ?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime ?
La fuir, il n'est plus temps. Ah ! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté ?
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête ;
Tourmentez bien son cœur ; j'attaquerai sa tête :
Servons-nous de son art ; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse ;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse :
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.

SCÈNE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *feignant beaucoup d'embarras.*

COMMENT ! c'est vous, ma nièce?
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vite écoulée !

JULIE, *riant à moitié.*

Ah ! ma tante, en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas sitôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma nièce !... Pourquoi?... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh oui ! vous lui parliez, vous aimez à l'entendre ;
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté ;
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon ! bon ! tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor.

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chère Julie :
Pour l'amour de ta tante, aime-le, je t'en prie.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante, il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer;
Je vous eusse adoré beaucoup plus tôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi, madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise :
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante :
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne détruise,
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon système, moi, système assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera long-temps, car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentiments elle a formé son cœur,
Et pour son caractère elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumières ;
Elle a même accueilli des vertus roturières,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on ; tout cela se retrouve ;
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux grâces de moins.

JULIE.

Être jeune !... être belle !... Oui, c'est un double crime
Dont....

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout temps soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits ;
Mais, sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !
Mais, pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, madame.

JULIE.

A moi ! le compliment m'honore
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore ;
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvoit blesser :
Ce ton de dignité m'annonce le contraire ;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion ;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ; sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter !

CLITANDRE.

Moi? Vous vous amusez, j'en prends ma part.

JULIE.

Courage,
Vous m'indignez, au moins : votre air, votre langage,
Tout conspire, monsieur, je vous le dis tout net,
(Minaudant.)
A vous faire haïr... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon ! ce n'est rien encore ; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon âme,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis ; ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satire ;
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi ! ma façon d'être est donc bien haïssable ?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable ;
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis :
Continuez plutôt ; gâtez cent dons exquis :
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance :
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits :
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite ;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite ;
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter ;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister ?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi ! sérieusement, vous me trouvez à plaindre ?

CLITANDRE.

Très sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts,
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh bien ! que faut-il faire ?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? vous n'êtes pas sincère :
Le cœur vous le diroit, si vous l'écoutiez bien ;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire!

SCÈNE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le marquis, dans le fond, les écoute.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul?

JULIE, *à Clitandre.*

Assurément, ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi rendu.*

Vous ne feriez pas mal... Mais bon! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah! traîtresse,
Vous voilà.

JULIE, *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que... contre vous il est bon d'être en garde.

(*Le marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée.*

Que faites-vous donc là, marquis?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous regarde,

(*A Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis. Eh bien! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas:
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de verité, d'aisance!
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.

(*A Julie.*)

Parbleu! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez point tant, cela me déconcerte.
J'étois en train d'aimer: cela se gagne, au moins.

CLITANDRE, *à Julie.*

Et vous ne savez plus aimer devant témoins?

JULIE, *minaudant, à Clitandre.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Pourquoi ne le pas dire?

(*A Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, et rien plus. Et sa bouche et ses yeux
N'ont jamais su que dire, « aimez-moi, je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE, *au marquis.*

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous, marquis ;
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre?
S'il en a pour m'aimer?

LE MARQUIS, *à Julie.*

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi tous deux ; toi, Clitandre, surtout.
Que vas-tu faire? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera partout comme un homme échoué ;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire ;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi ;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh ! ne peut-on savoir à qui monsieur le donne?

LE MARQUIS.

A la digne baronne. Oh ! la bonne personne !
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu.

A la célérité dont sa flamme s'annonce,
Avant que d'y penser, vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits.
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix;
En effet, un malheur s'attache à son mérite,
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas;
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise?
Et notre présidente?... Ah! j'oublios vraiment,
J'ai donné ta parole ici dans ce moment:
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée, à Clitandre.*

Ah! vous l'avez déja.
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
(*Riant, au marquis.*)
Bon, il n'en sera rien. Il adore...,
(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie. Julie, rencontrant un regard de Clitandre, à part.*)
Imprudente!
Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu! j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui? vous, de la bonté!

Fi donc ! point de quartier, sans gêne, sans scrupule ;
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh ! marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
Rassurez-vous, madame : oui, malgré vos attraits,
On peut vous désirer ; mais vous aimer, jamais :
C'est là le résultat, je crois, de vos usages ;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages ;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! laissons-le aimer,
Que nous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh! çà, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie;
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà, le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de tante,
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez :
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez.
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
« Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante partout qui nous donne le ton;
Après six mois d'épreuve, on dit *décence* encore.
Oh! parbleu! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux,
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisants, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut; point de faits : du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom.
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne!
Non, marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.
Quoi! vous voudriez...

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoi qu'on en glose,
Qu'un travers est, madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi;
Du vulgaire idiot se soumettre la loi;
Braver également la louange ou le blâme;
C'est étendre à bon droit les ressorts de son âme.
Laissons la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au dessus de tout:
Au pied de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte:
Les lois, puis nos désirs, et rien après cela:
Tout ce qui plaît est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon âme est imbue
De certains sentiments, préjugés, j'en conviens;
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime:
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime!
Je fais, pour vous former, un inutile effort:
Soyez prude, je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence :
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance.
Écoutez : je voir clair. Point de rechute, au moins,
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous-même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix :
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés pour jamais.

SCÈNE VI.

JULIE, *seule.*

La leçon du marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux et rompre avec ma tante?
Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.
Hier encor pourtant c'étoient là mes plaisirs :
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?
Quelle misère ! Eh ! mais, ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?
Cela se pourroit bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, JULIE.

(Julie est très agitée dans cette scène.)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin ! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-temps demeurer enfermée ?
On vous attend partout ; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit ?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire ?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire ?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grâce, sur quoi ?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon, c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins; je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes,
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès?...

JULIE.

Eh bien! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?
Je la devine.

ROSETTE.

Eh quoi ?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor.
Le beau trésor ! un homme ! oh !... j'ai repris mes forces :
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colère.

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh ! madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte :
Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs,
De les tromper, de rire en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice ;
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-temps vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

JULIE.

Oh! pourquoi?... Je ne sais. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaîté.*

Ah! je vais donc savoir le secret de ma tante;
Je brûle dès long-temps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaîment. Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le-moi.

ORPHISE.

Il n'est pas temps encor. Mais, ma chère Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets?
Quitte à rendre. Achevez toujours; à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma nièce,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter:

Mais, ma chère Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer! qui, nous?

ORPHISE.

Oui, ma nièce.

JULIE, *riant à demi.*

Ah! ma tante.
Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous à qui je dois tant? vous dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître.
Votre absence est déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement?
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire?

JULIE, *malignement.*

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher, vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment, vous marier?

ORPHISE, *à son tour riant à demi.*

Oui, cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presqu'en avoir, que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi;
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami;
Un cœur noble, sensible; un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné;
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,

A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;
Un homme rare enfin; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur:
Il m'estime beaucoup; il connoît tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes désirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.
(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCÈNE IV.

JULIE, *seule.*

C'EST ce Clitandre. Eh quoi! son idée ennuyeuse
Me poursuivra partout. Non: je suis furieuse;
Ce maudit homme est né pour me désespérer.
Et ma tante, à son tour... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête. Oh! doucement, Orphise;
Je vous empêcherai de faire une sottise:
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien;
(*Appelant.*)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette! holà, Rosette!

SCÈNE V.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

Eh bien! que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?

Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre âme?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler! ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort; certainement
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh! que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! ah! juste ciel! l'affaire est importante:
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête!...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques;
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort;
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort:
Je les attends; surtout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre

A devenir aimable. Ah ! mon oncle, tout doux.
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous,
Vous verrez clair alors dans votre âme inquiète,
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah ! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCÈNE VI.

ROSETTE, UN LAQUAIS, JULIE.

JULIE, *au laquais.*

QU'EST-CE?

LE LAQUAIS, *à Julie.*

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire,
Je m'en vais le traiter...

JULIE, *à Rosette.*

Non. Qu'il entre, au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers...

(Elle sort avec le laquais.)

SCÈNE VII.

JULIE, *seule.*

MAIS, vraiment,
On me croiroit quittée, au tour que cela prend.
Oh! je la préviendrai. Mon bonheur le ramène,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

QUOI! sitôt de retour? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillants.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talents.
Je venois...

JULIE.

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du désir pour cette rare estime,
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime:
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *bas.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?
(*Haut.*)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos arguments l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là :
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre âme,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flatter d'avoir touché mon cœur.
Eh quoi! de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse :
Cette témérité dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *bas.*

Elle m'accablera, songeons à nous défendre.
(*Haut.*)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Eh non! je l'attendois : ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures...

JULIE.

Mais, monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon! bon! ne feignez plus,
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Eh! pour vous faire aimer, faut-il du stratagème?

JULIE, *outrée.*

Du stratagème... Eh! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chère tendresse;
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien, par ce courroux, vous êtes embellie!
Combien sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE.

Je ne sais ou j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire;
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, monsieur; qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable:
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié:
La mienne, désormais, sincère et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Eh! qu'en vouloit-il faire?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer! Ah! monsieur.

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer!

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence?

(*Elle lit.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre
« du prétendu service qu'il croit vous rendre, en m'em-
« pêchant d'imprimer vos lettres.

Quel monstre!

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté de
« votre style, à l'agrément de vos expressions; et vous
« auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et
« prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et dont sa
« maladresse vous prive encore pour quelque temps. »

Les hommes sont affreux!

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux:
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice:
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée;
J'en tremble encor. Comment pourrai-je m'acquitter?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE, UN LAQUAIS, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à la présidente.*

MADAME, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *toujours gaîment et en petite maîtresse au laquais.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE.

Eh! laisse-nous, de grâce.

(Le laquais sort.)

SCÈNE X.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *à Julie.*

AVANT de la gronder, il faut que je l'embrasse.
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chère, il y faut joindre un peu de bonté:
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez, sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour:
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE, *à la présidente.*

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;
Car, enfin, à quoi bon ces petits tête-à-tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colère.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystère.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*A la présidente.*)
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre, au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? non, marquis; la prudence
Interdit à madame ici la concurrence:
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous c'est sottise.
(*A Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?

Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable,
(*Riant.*)
Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive, attendons-en l'effet.

JULIE, *très sérieuse et piquée.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre.
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire; et mon âme est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?

Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer partout les mêmes feux.
Mais, pour vous distinguer de la même manière,
Quoi ! ne courez-vous pas dans la même carrière?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Eh ! sans doute. Après tout, quelle est la différence?
Quoi ! parce que madame a pris un peu l'avance ?
L'une est formée, et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Songeons à disparoître.
(*A Clitandre.*)
Vous dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc, au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE, *à la présidente.*

Vous m'aimez donc beaucoup?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi? si je vous aime !
(*Au marquis.*)
Que répondre à cela ? J'en ris malgré moi-même.

LE MARQUIS, *riant, à la présidente.*

Parbleu ! la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.
(*A Clitandre.*)
Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme ;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE, *au marquis.*

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE, *à Clitandre.*

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Çà, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense !
N'osez-vous de madame enfreindre la défense ?
(*Clitandre se presse de lui donner la main.*)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

ROSETTE, *à la présidente.*

CHLOÉ veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! mais, vraiment,
Il se fait tard, marquis, joignons-la promptement.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Quoi ! laisser seule ainsi cette pauvre Julie ?
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.
(*La présidente sort en riant beaucoup, et emmène Clitandre.*)

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à elle-même.*

Quelle femme! quel front! venir jusque chez moi
Réclamer?... C'est un tour du marquis, je le voi,
Mais Clitandre la suit... seroit-il bien capable?...
Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...
(*A Rosette.*)
Suis-le : je veux savoir la fin de tout ceci.
(*Rosette sort.*)

SCÈNE XIII.

JULIE, *seule.*

Oui, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient sans pudeur... Je la blâme;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller; même fureur de plaire;
De l'esprit, des talents, même emploi téméraire,
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!
J'aurois pu ressembler à cet affreux modèle :
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle.
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

SCÈNE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le marquis, Chloé, la présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à elle-méme.*

Son départ me console, et j'en avois besoin.
Que dis-je? Dans mon cœur je tremble de descendre;
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a?... la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu me fais peur.

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir; quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée?

ROSETTE.

Quelle nuit! juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle dont le babil appeloit le sommeil;
Elle dont la gaîté prévenoit le réveil;
Qui songeoit, en riant, toute la matinée,
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée;
Qui de trente billets partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant ou malin;
Elle reçoit hier visite d'une amie,
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point : on se couche de nuit.
Bientôt on se relève : on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits...
Médisants, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
(*Sanglotant.*)
De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après?

ROSETTE.

Je suis entrée ; elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la présidente...
« L'indigne !.. disoit-elle. Et puis, ma chère tante,
« Soyez heureuse. Et puis, rêvant profondément,
« Il m'a désabusée, il fera mon tourment ;
« N'y pensons plus, allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah ! madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie !... un ensemble et si noble et si tendre !
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaîté,
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,
Quiconque pleure ainsi, devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien ! enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier ;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrètes,
Ah ! madame, elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Payer ses dettes.

(*Orphise rit.*)

Vous riez ? Croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(*Orphise continue de rire.*)

Encor ?... J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre :

Mais non ; femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh ! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame. Une tante insulter à ses maux !

SCÈNE II.

ROSETTE, ORPHISE, JULIE *dans le fond.*

ROSETTE, *apercevant Julie.*

La voici ; je lui vais...

ORPHISE.

Non ; j'ai tort. Mais, Rosette.
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiète.
(*Rosette baise tendrement la main de Julie, et sort.*)

SCÈNE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle, au moins, de te voir si matin.
Qu'est-ce ? tu n'as pas pris encor ton air mutin ?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh ! fi donc ! hâte-toi de rappeler les grâces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper ;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper.
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi? hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies;
Tu l'éclipses partout : on te cherche, on la fuit;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit...

JULIE.

Eh! voilà justement ce qui me désespère :
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paya de son honneur.

ORPHISE.

Ma nièce, quels discours!

JULIE.

Ah! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs, j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés :
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés;
De ces hommes sans freins; de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil :
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue :
Oublions le passé qui me force à rougir;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma nièce, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentiments méritent qu'on les loue;
Mais combien tiendront-ils? Un chagrin passager
T'inspire pour un temps ce courage étranger :
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austère;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion :
Si quelqu'amour secret, sincère et véritable,
Suppléoit cette vie éclatante, agréable ;
Je dirois, pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé ;
Une plus douce erreur l'occupe et l'a changé ;
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour... Comment donc ! tu rougis ?
Achève, tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien... ! il est trop vrai !

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi ! tout de bon ?... Oh ! oui, ton âme est agitée.
Julie ! ah ! quel bonheur ! nous allons toutes deux,
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux :
(*Malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence ?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits.
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il ? dis-moi donc... Tu te tais ?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante ! ô respectable Orphise !
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chère nièce,

Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse !
Le sang et l'amitié réunis dans mon cœur
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentiments je te croyois plus sûre :
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure ;
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager,
Ma chère enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincère aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?
J'aime... puis-je le dire ?... Oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre !... Oh ! doucement ma nièce, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant ; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports !
Combien de mes désirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur, a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son âme et pour vous en chasser !
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piège.
J habillois mon forfait de brillantes couleurs.
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages :
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;

Mes yeux se sont ouverts; vous devez me haïr:
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher? me fuir? Non, ma chère Julie,
Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant;
Et, comme tu disois, traitons ceci gaîment.
Premièrement, il faut entretenir Clitandre:
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre?
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui! moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule;
Il vous estime tant!...

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici. Je prétends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressants efforts:
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cède, eh bien! je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le temps d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCÈNE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma nièce voudroit...

(*Julie la retient par la robe.*)

(*Bas, à Julie.*)

Non, je ne lui dirai pas.

(*A Clitandre.*)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma nièce a du chagrin ; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels désirs...

(*A Julie.*)

Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?

(*A Clitandre.*)

Oh ! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Surtout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas, à Orphise.*

Vous sortez?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(Bas, à Clitandre.)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCÈNE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.

Si, pour savoir le vôtre, il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non, mais avouez-moi que vous aimez ma tante?

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grâce, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.
Coupable trop long-temps, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentiments
Qu'elle opposa toujours à mes égarements;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est là du sentiment, madame?
Etendroit-il enfin son pouvoir sur votre âme?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement...

JULIE.

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement?
Vous, Clitandre! Ah! du moins quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime.
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art :
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire ;
Et contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue?
Non : vous ne feignez point et votre âme est émue.
Ces sentiments, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les grâces séduisantes,
Qu'hier je préférois à vos grâces brillantes :
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi ! si j'avois été... ce que je m'en vais être,
Si la raison plus tôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard ;
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah ! mon cœur tout entier..

JULIE.

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.

Quoi ! j'aurois pu toucher !... Ah ! je suis trop punie.
Cher Clitandre !...

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu,

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdroit ! Quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCÈNE VI.

ORPHISE *dans le fond*, JULIE, CLITANDRE.

JULIE, *apercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh ! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'âme,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étoient qu'un piège adroit, qu'un appât séducteur,
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nageois, qui t'a long-temps déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise! est-il bien vrai? je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE, *à Julie.*

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!
Que de biens je vous dois! Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

FIN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

LA FEMME

JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE,

PAR MONTFLEURY,

Représentée, pour la première fois, le 2 mars 1669.

NOTICE
SUR MONTFLEURY.

Antoine Jacob, fils d'un gentilhomme de la province d'Anjou, naquit à Paris en 1640. Il prit le surnom de Montfleury que Zacharie Jacob, son père, avoit porté lui-même en embrassant l'état de comédien qu'il exerça long-temps et dans lequel il mourut.

Montfleury fils avoit fait de bonnes études et fut reçu avocat, mais il quitta le barreau pour entrer au théâtre où il remplit avec succès l'emploi des rois. Il ne se rendit pas moins utile à ses camarades par les ouvrages qu'il a composés, dont la plupart ont été fort suivis dans leur temps, malgré l'indécence qui ne s'y fait que trop souvent remarquer.

Le Mariage de rien, sa première comédie, fut jouée en 1660, sous le nom de Jacob, attendu que n'étant pas encore au théâtre, il n'avoit pas pris à cette époque le surnom de Montfleury.

Il donna successivement, en 1661, *les Bêtes raisonnables*, comédie en un acte, en vers; en 1663 *le Mari sans femme*, comédie en cinq actes, en vers,

l'Impromptu de l'hôtel de Condé, comédie en un acte en vers, et *Trasibule*, tragi-comédie en cinq actes.

L'École des jaloux ou *le Cocu volontaire*, comédie en trois actes, en vers, parut pour la première fois en 1664; elle eut du succès. A ses reprises l'auteur changea ce titre en celui de *la Fausse Turquie*.

L'École des filles, comédie en cinq actes, en vers, jouée en 1666, réussit moins que la précédente : mais *la Femme juge et partie*, mise au théâtre, trois ans après, eut un succès extraordinaire. Cette pièce, que l'on donne encore assez souvent, est la seule de son auteur qu'on ait admise dans ce recueil.

Montfleury voulant répondre aux critiques que l'on avoit faites de sa pièce, en composa une en un acte, intitulée *le Procès de la Femme juge et partie*, qui fut donnée la même année 1669

Le Gentilhomme de Beauce, comédie en cinq actes, en vers, jouée au mois d'août 1670, n'eut qu'un médiocre succès.

La Fille capitaine, comédie en cinq actes, en vers, fut représentée en 1672 et eut beaucoup de succès.

L'Ambigu comique ou *les amours de Didon*, tragédie en trois actes, et *le Comédien poete*, comédie en cinq actes, parurent en 1673 : la première de ces deux pièces étoit entremêlée de trois intermèdes et fut jouée vingt-neuf fois.

Les trois dernières pièces que Montfleury ait fait représenter sont *Trigaudin* ou *Martin braillard*, comédie en cinq actes, jouée le 24 janvier 1674; *Crispin gentilhomme*, et *la Dame médecin*, l'une jouée en 1677 et l'autre en 1679.

Il paroît que Montfleury avoit quitté le théâtre avant 1678, puisque dans cette année Colbert l'envoya en Provence avec une commission très délicate : il s'agissoit de recouvrer des sommes que le parlement de cette province devoit au roi. Le ministère, content de sa conduite, le rappela en 1684 pour lui donner une place dans les fermes générales, mais il tomba malade cette même année, à Aix, et y mourut le 11 octobre de l'année suivante, n'ayant encore que quarante-cinq ans.

PERSONNAGES.

BERNADILLE.

JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, et femme de Bernadille.

DON LOPE, amant de Constance.

CONSTANCE.

OCTAVE, confident de Julie.

BÉATRIX, suivante de Constance.

GUSMAN, valet de Bernadille.

Deux valets de Julie.

La scène est à Faro.

LA FEMME
JUGE ET PARTIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BÉATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'ACHÈVERAS-TU point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître est fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puisses dire.
J'en sais bien la raison, et cela doit suffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison?

GUSMAN.

Quoi! se remarier?
Peut-il faire jamais de plus grande folie?

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou quand il se remarie?

GUSMAN.

Non ; mais ce vieux bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont il est, n'y devroit pas songer ;
Et si son bel esprit se régloit par le nôtre...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi ! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le ciel a regardé sa misère en pitié ;
Et, par une faveur et rare et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contents ;
Et loin de devenir plus sage à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas.

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer ! et que le mariage
Est doux, lorsque l'on sait en faire un bon usage !

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi ?

GUSMAN.

Que cette dernière
Ne lui fasse le tour que lui fit la première ?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande : elle n'en fit jamais.

Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix.
Personne mieux que moi ne sut son innocence :
Car je servois Julie avant qu'être a Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai; mais il n'en étoit rien.
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors : il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir avec un soin extrême.
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser;
Et quand l'occasion m'en pouvoit être offerte,
Je laissois du jardin une porte entr'ouverte;
C'étoit notre signal, et de cette façon
Nous nous voyions les soirs, sans donner de soupçon.
Mendosse vint un soir où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis;
Julie étoit au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva, pour ce coup, d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le jardin;
Il en étoit, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte

Qui s'étant aperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, et s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main et la vue égarée,
Entre, et vient droit à moi : « Ta perte est assurée,
« Me dit-il. Tu mourras, si tu déguises rien;
« Apprends-moi mon malheur pour éviter le tien;
« Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme.
« Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'âme. »
Interdite, et craignant surtout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien?

BÉATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté;
Et craignant de mourir disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie?

BÉATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colère.

GUSMAN.

Tant pis!

BÉATRIX.

Tant pis? Pourquoi tant pis? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et, quoique dans l'instant il n'en fît rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; et, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN, *apercevant Bernadille.*

Mais, je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas! Aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois celer que c'est toi...

BÉATRIX.

Parle bas.
J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai, si tu veux n'en rien dire.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il sē retire.

(*Béatrix s'en va.*)

SCÈNE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi! monsieur, sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Malepeste, j'ai bien des choses dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme, on est bien empêché.

GUSMAN.

Que craignez-vous, monsieur, lorsqu'une telle envie...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si, par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour, à point nommé,
Elle revînt après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, monsieur? Eh! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit
Ou bien ou mal fondé vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord; mais la manière en fut un peu nouvelle.
Ton zèle m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son âme,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit cocu?

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,

Je fis vœu d'être veuf, et le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque temps
A Cadix, où tous deux nous avions des parents;
Et pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le patron d'une barque,
Qui m'engagea, dès-lors, sa parole et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours.
On prend une autre route, et nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivés aux bords d'une île inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux et doux,
Elle crioit : « Mon cher! pourquoi me quittez-vous? »
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, et bouchois mes oreilles;
Puis faisant volte-face, assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent
Que la fièvre et la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jeter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc, je jouai si bien mon personnage
Qu'on ne se douta point....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, monsieur, que, vous étant vengé,

Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine....
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps.

BERNADILLE.

Rien du tout. Cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette île déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte;
Je vous garantis veuf; et sans doute, monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais, pour te dire tout, je crains plus que Julie,
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance.
Il lui dit de grands mots, et même, en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet;
Et c'est un petit fat, qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence;
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Étant époux, viendra chez moi, tambour battant,

GUSMAN.

Mais sa mère devroit empêcher....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire

Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour, au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui; mais il répond : « Ma foi!
« Tu te moques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi.
« Ne me connois-tu pas? La bévue est fort bonne!
« C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »
Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, et, sans se déferrer,
Entre en marquis, et fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point don Lope?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiète pas. Je viens, avec la mère,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire:
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra!...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Évitons-le.

(Il s'en va avec Gusman.)

SCENE III.

JULIE, *en homme, sous le nom de Frédéric*, OCTAVE.

JULIE.

Il m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme?

JULIE.

Il m'en souvient trop bien!

OCTAVE

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de temps, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah! c'est ce que je crains... Il y va de ma vie.
Je veux savoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais lui-même il se perd;
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, et le faites...

JULIE, *l'interrompant*

Tais-toi.
Une telle vengeance est indigne de moi...
Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie...

OCTAVE, *l'interrompant*

Madame, de vos maux je sais une partie;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allois tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zèle, et ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une île déserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis, sur le soir, un vaisseau. Par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote, surpris,
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Étant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser
Que leur civilité fut enfin assez grande
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau marchand,
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisoit cette loi
Qu'ils voguoient à Venise, et que c'étoit à moi
A voir si je voulois demeurer ou les suivre.
La crainte de la mort et le désir de vivre
Font que, sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes. Notre vie...

JULIE, *l'interrompant.*

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée
Une bague de prix, qui m'étoit demeurée,
Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur, qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le duc sur le port de Venise,
Qui, comme font partout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le duc de Médine
Est seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent :
Ainsi je le connus assez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étois, et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon pays.
Le duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour, au plus tard, dans six mois;

Qu'il vouloit visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après pour son retour il feroit diligence.
Sa prière, et l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,
Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait, si le duc dans ce temps
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux, par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh! comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle et du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports les plus passionnés,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez.
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe;
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;

Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat.
A son humeur ainsi la mienne s'accommode:
Je cajole à propos, je badine, à la mode;
Je lui serre les doigts, je lui baise la main :
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime, autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point don Lope?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte en secret, et croit fort qu'elle l'aime:
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

SCÈNE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à part, sans voir Julie.*

Allons voir si Constance est enfin résolue....
(Apercevant Julie.)
Quoi! toujours cet objet me choquera la vue?

OCTAVE, *à Julie.*

Bernadille revient.

JULIE, *à Bernadille.*

Peut-on savoir, monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui ?

BERNADILLE.

Trop d'honneur !

(*A part.*)

Je me porte fort bien.... Ah ! le sot personnage !
Morbleu !

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage :
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus ; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des moments si doux.
Qu'en dites-vous, monsieur ?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre âme,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas !
Ah ! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience !

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant guère mieux, que je pense ?

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux.
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie et les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens,
Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez
Vous vous expliquez bien, monsieur; et la manière
En est intelligible, et même familière.
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer?... Bon!... Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse?

Et, sans mettre vos feux, ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... Là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds.....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Enfin, que nous n'ayons qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE, *ironiquement.*

Il faudra ménager notre absence?

JULIE.

Non, je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore si sot!
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse, et l'heure du berger?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode?
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit, de temps en temps?
Hein?

JULIE, *en riant.*

Hé!

BERNADILLE.

Quoi?

JULIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends,
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre,
Et, si vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plus tôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le ciel lui fait grâce!
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur et l'amitié
D'un homme....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Brisons-là; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie, on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parents à prier, tant d'un côté que d'autre,

Et vous n'avez plus rien à me faire savoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.
(Il s'en va.)

SCÈNE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche :
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche....
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer, en me faisant connoître....
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

Ah! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle!
Que j'en conçois d'espoir!

GUSMAN.

Tant mieux.... Mais quelle est-elle?
Peut-on la demander, et l'apprendre?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrâce suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur et ma vie....
(*Montrant sa tête.*)
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit,
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit?
Et saurons-nous enfin....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu sais bien que Mizante
Étoit ici prévôt?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge est vacante.

GUSMAN.

Comment ! seroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le roi,
Par le moyen du duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois ?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous prévôt ?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilège....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Est-ce dans un moulin que l'on tiendra le siège ?

BERNADILLE.

Maraud ! de temps en temps vous vous émancipez.

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, monsieur, vous vous trompez;
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point. Vous savez qu'aujourd'hui
C'est le duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Ta raison n'est pas forte :
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde, et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite.
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi,
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetés ne me coûteront rien
Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sais tenir long-temps un procès dans sa source,
Et juridiquement pressurer une bourse.
Je sais lire partout, belle écriture ou non.
Et bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, monsieur, c'est la bouche.

Être fort âpre au gain, et guère scrupuleux,
Et juge, est un secret pour n'être jamais gueux ;
Et vous avez raison de voir si la fortune....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Dès que j'ai des raisons. Je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou, du moins, se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sait, tôt ou tard, mais quand je serai juge,
Ma charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, et l'emporter d'assaut,
Dussé-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du duc de Médine ;
Pour me la procurer c'est lui que je destine.
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office :
Mais le drôle, peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir, à la charge d'autant ;
Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance.
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

JULIE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE, *à part.*

Qu'il est rêveur!... N'importe, il le faut approcher.
(*A Julie.*)
Je vous trouve à propos, et j'allois vous chercher.

JULIE, *à part, se promenant et rêvant, sans l'entendre.*

Faut-il me découvrir, sans savoir la manière....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, j'allois chez vous, vous faire un prière.

JULIE, *à part, sans l'entendre.*

Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur....

BERNADILLE, *l'interrompant*

J'allois vous demander une grâce.

JULIE, *l'apercevant.*

Ah! monsieur,
Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile!
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux
Que jamais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Franchement, j'ai fait grand fonds sur vous.

JULIE.

Ah! si j'ose, à mon tour, vous faire une prière,
C'est d'en user toujours de la même manière....
Mais sachons quel motif vous amène vers moi.

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du duc un emploi.

JULIE.

Quel?

BERNADILLE

Celui de prévôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE, *l'interrompant*

Oui, j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste, nous savons un peu comme on en use.
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense
Assaisonner vos soins et ma reconnoissance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié:
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une foible ressource:
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse.
Pourvu que vous m'aimiez, je serai trop content.

BERNADILLE, *bas, à Gusman.*

Ne te l'ai-je pas dit? à la charge d'autant!...
(*A Julie.*)
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grâce! finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous unisse!

Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela,
Vous me la promettez?

BERNADILLE

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez, de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas, près du duc je vais pour vous me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait
(*Il s'en va avec Gusman.*)

SCÈNE III.

JULIE, *seule.*

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement....
Mais Constance paroît. Touchant mon infidèle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, BÉATRIX, JULIE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Vous devez être instruit
A quelle extremité mon malheur me réduit;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non ; que sur ce sujet votre esprit se rassure :
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien ; pouvez-vous espérer....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous faut-il des serments pour vous en assurer ?
Puissé-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Éprouver à vos yeux la mort la plus cruelle;
Que la foudre du ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, madame, êtes-vous satisfaite ?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise : il est riche, et je croi
Que sans doute il seroit mieux votre fait que moi ;
Mais puisqu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir, je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah ! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi;
Je mourrois de douleur si vous étiez sa femme.

CONSTANCE

Et peut-être sans vous, cet hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi ! madame,
Si le ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lis ? Ah ! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon âme possédée

Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre âme,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble deux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé....

JULIE, *l'interrompant.*

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi :
Mais un défaut, pour vous de très mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage.
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine....

JULIE, *l'interrompant.*

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine.

CONSTANCE.

Votre esprit et votre air font que l'on se résout....

JULIE, *l'interrompant.*

J'ai de l'extérieur, madame; mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi ! vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis ?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis ?

JULIE, *l'embrassant.*

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez...

JULIE, *l'interrompant*

Eh quoi ! pour un baiser vous vous effarouchez ?
Je veux pourtant régler mes désirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassements éteindre votre amour.

CONSTANCE, *à part.*

(*A Julie.*)

Je crois qu'il perd l'esprit.... Frédéric, si votre âme
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, madame,
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire ;
Et la nature enfin, malgré ces mouvements,
A donné fort bon ordre à mes emportements.

CONSTANCE

Aussi par le respect, et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point ;

Je chérirois vos soins : votre entretien, vos plaintes,
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes;
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une chôse.

JULIE.

Cela peut être vrai; mais je n'en suis pas cause.
Je le sais mieux que vous, et cependant il faut...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Lorsque l'on reconnoît en soit quelque défaut,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cède.

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remède,
Et, pour l'amour de vous, j'en suis au désespoir!...
Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins;
Et que si vous m'aimez....

JULIE, *l'interrompant.*

Ah! vous aurez, madame,
Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

Hélas! qu'un tel espoir me rassure et me flatte!
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi donc! ce marmouset,
Avec son beau langage, et son ton de fausset,
Avec son poil blondin, transplanté sur sa tête,
Vous plairoit pour époux, et vous seriez si bête
Que de le préférer à don Lope?

CONSTANCE.

Entre nous.
Frédéric, tel qu'il est, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je crois que c'est la langue,
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue!
Madame, franchement, ce n'est pas votre fait;
Et vous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
Quoiqu'il soit grand causeur, et fort sur la fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, et très mal satisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai sur le cœur :
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur,
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Eh bien, qu'en veux-tu dire?

BÉATRIX.

Que don Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire....
Mais Frédéric, en tout, me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais don Lope, madame, est galant, libéral.
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi.... Le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

SCÈNE VI

D. LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE, *à Constance.*

MADAME, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur, qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible?
Recevrez-vous sa main sans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort?
Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

Don Lope, on me l'ordonne; il faut que j'obéisse.
Ma mère en sa faveur dispose de ma foi.
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi;
Je dois par son aveu....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Dites plutôt, madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre âme;
Qu'au défaut de l'amour, qui vous est odieux,
L'argent pour un brutal vous fait ouvrir les yeux;
Que mon âme, pour vous trop facile à surprendre,
Du piège où j'ai donné, devoit mieux se défendre,
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.
Il faut, à nos plaisirs quand le malheur succède,
Se payer de raison, quand il est sans remède.
Faites ce que pour vous j'ai fait jusques ici.
Vous m'aimiez, disiez-vous; je vous aimois aussi.
Vos yeux qui me cherchoient avec un soin extrême,
M'ont vue avec plaisir: je vous ai vu de même.
Mon cœur d'un vain espoir ayant su se flatter,
Dans ses empressements a su vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, jusqu'à présent, s'est réglé sur le vôtre.
Puisqu'enfin à changer mon âme se résout,
Changez, à mon exemple, et m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous suis infidèle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'une amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?

L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre, et qui l'achète?
Je vois trop qu'un objet sans amour et sans foi
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savois pas que ce cœur fût à vendre....
Mais l'amour et le temps puniront ces mépris,
Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.
J'en conçois de la joie, et votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne.
Oui, ce cœur méprisé ne désespère pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Adieu; je vous croirai, si tout cela m'arrive.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VII.

D. LOPE, BEATRIX.

D. LOPE.

DIEUX! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Eh bien?

D. LOPE.

Epouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose.
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose.

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Eh ! de grâce, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi.
Comment à cet hymen s'est-elle résolue ?
Quel charme et quel appât ont ébloui sa vue ?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion ?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais.... Voici ma caution....
(Il tire sa bourse et lui présente quatre louis.)
Prends ces quatre louis.

BÉATRIX, *hésitant à prendre l'argent.*

Monsieur....

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX, *hésitant encore.*

Mais, monsieur....

D. LOPE.

Prends, je sais connoître qui m'oblige :
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX, *prenant l'argent.*

Vous saurez.... (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime ! Ah ! l'ingrate !
L'aime-t-il ?

BÉATRIX.

Il le dit; et, de plus, il la flatte
De rompre son hymen, et d'être son époux;
Et c'est pourquoi Constance est si fière pour vous.

D. LOPE

Qui l'eût jamais pensé qu'une âme si volage....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Adieu, je n'oserois demeurer davantage;
Et si je ne la suis, elle se doutera....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Au moins....

BÉATRIX, *l'interrompant aussi.*

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétends....

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.
(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

D. LOPE, *seul.*

L'AMOUR de Frédéric l'emporte sur le mien!
Il prétend l'épouser!... Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître...
Cherchons-le; et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Maudit soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'âme!

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour:
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence;
Vous avez de l'amour, et ce cœur gros d'espoir
Fait dépense en soupirs, du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse.

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paroître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,
Le transport d'un amour, caché jusques ici,
Éclatera....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Tout doux madame, le voici....
Rengainez.... Il vous faut jouer un autre rôle.

SCÈNE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE, *à part, sans voir Constance.*

Voyons si Frédéric est homme de parole....

(*Apercevant Constance.*)

Mais j'aperçois Constance : il la faut approcher....

(*A Constance.*)

Je ne savois que faire, et j'allois vous chercher.
Bon jour.

BÉATRIX, *à part.*

Fort bien !

BERNADILLE, *à Constance.*

Enfin, vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille.
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé.
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire ?
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf....

BERNADILLE, *l'interrompant*

A quoi bon des habits ? le mien est presque neuf

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n est mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Mais il est à la mienne.

Je ne suis pas d'avis, n'étant pas courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du temps faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit.... Mais, du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? n'en ai-je pas?
J'en ai deux tout pareils; et ce seroit, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense.
(*Lui montrant son rabat.*)
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien.
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte? On est mille fois mieux,
(Outre que vous devez avoir froid sans cheveux)
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque?
Voyez si sur ce point je dois être content?
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.

Chacun, dedans ce temps, à son gré s'accommode :
On ne voit que les fous esclaves de la mode ;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource :
Ce qui sied bien au corps, sied très mal à la bourse ;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, et de la propreté

CONSTANCE.

C'est assez.... Fera-t-on le festin chez ma mère ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un festin ? pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat :
Je souperai chez vous, et porterai mon plat,
Sans façon. C'est agir prudemment, ce me semble ;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, et qu'il soit bassiné....
Vous riez, et m'alliez encor citer la mode ?
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode,
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solenniser ce jour ;
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelle ;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds ;
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font, de loin, montrer tout ce qu'ils portent.

Quoi ! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux ; et quand on se marie,
Ce n'est donc pas assez de faire une folie ?
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter ?
Il faut suivre leur piste ; et, pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante ?
Et tenant table ouverte enfin à tous venants,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais temps ?
Je pourrois concevoir une pareille envie !
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie.
Je vous le dis tout net, cet article est réglé :
Ce n'est pas mon avis ; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort ; vous en êtes le maître.
Je souscris à tout.... Mais je vois quelqu'un paroître....
C'est Frédéric..... Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

C'est bien fait, aussi bien je voulois lui parler.

(*Constance et Béatrix s'en vont.*)

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Je viens de voir le duc.

BERNADILLE.

Ah ! faveur sans seconde !
Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un temps, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, sévère, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop!... Eh bien?

JULIE.

Il a très bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. « Je connois Bernadille,
« J'estime sa personne et connois sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit.
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hein?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux: Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le duc, cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le duc a besoin de monnoie?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever,
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême.

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi....
Ah! le fourbe! « Pour vous tout me sera facile.
« Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile! »
En effet, j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager : il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-temps fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon!

JULIE.

De vous rien ne peut me fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon possible.
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible;
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Êtes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous, cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque présent nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfère à tout autre.

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre.
Pour des gens comme vous gardez votre présent.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il est divertissant.

JULIE.

Cependant, je suis juge, et je veux....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Mais, madame,
Vous m'avez toujours dit....

JULIE.

Quoi?

OCTAVE.

Que vous étiez femme!

JULIE.

Je le suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu....

JULIE, *l'interrompant.*

La charge me plaisoit, et je l'ai demandée.
Pour tout autre le duc ne l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout :
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois....

JULIE, *l'interrompant.*

Je vais t'éclaircir mieux la chose
Mon mari me croit morte, et son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour savoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette île déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De prévôt, dont j'ai su briguer la qualité.

De ma demande au duc voilà la seule cause,
Et je prétends enfin pousser si loin la chose
Qu'il en prenne l'alarme, et, devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de temps, l'arrêter de ma part,
Et l'amène chez moi. Ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le duc quelqu'un pour t'escorter:
Que ce soit, toutefois, sans beaucoup éclater;
Je lui veux faire peur, et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.
Je m'y rends de ce pas, et l'amène dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE V.

JULIE, *seule.*

Cessez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur;
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur ...
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,
Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne...
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion.
D'accord.... Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte ...

Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens....
Rentrons. Don Lope vient.... Il faut que je dispose....

SCÈNE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE, *l'arrêtant.*

FRÉDÉRIC, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi. ..

D. LOPE, *l'interrompant.*

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,
Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est, dès-à-présent, rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie!

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosite.

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire.
Je connois votre amour, et c'est assez m'en dire.
Le mien vous est connu : voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi! la bravoure en est?

D. LOPE, *mettant l'épée à la main.*

Trève de raillerie :
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! tout doux, je vous prie :
Vous vous repentirez de me pousser à bout.

D. LOPE.

C'est trop perdre de temps, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause;
Triompher et combattre, est pour moi même chose :
J'eus toujours l'avantage en combat singulier;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne....
(*A part.*)
Pour m'en débarrasser, ne viendra-t-il personne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée.... Ah! que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron, pour être si galant!

Ah ! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre.
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre !

JULIE.

Déjà de l'un des deux vous êtes éclairci ?

D. LOPE.

Il est vrai, mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience !

D. LOPE.

Ah ! tant de vanité me fatigue et m'offense.
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juste courroux....

JULIE, *l'interrompant*,

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi ! vous croyez ainsi désarmer ma colère ?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guère.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais, dans ce moment,
Terminer votre erreur et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle et pour moi cet hymen impossible :
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne suis pas à craindre.

C. LOPE.

Lâche ! pour m'apaiser, la peur vous porte à feindre :
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir ?

JULIE.

Non, vous épouserez Constance dès ce soir.
Je vous sers l'un et l'autre, et c'est à sa prière.
Je prétends vous unir, et j'en sais la manière.

L'occasion est belle, et pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Non; puissé-je, vous dis-je,
Mourir de votre main, si contre vos souhaits
Bernadille, ni moi nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VII.

D. LOPE, *seul, remettant son épée dans le fourreau.*

J'ÉPOUSEROIS Constance avant la fin du jour!
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, et sa flamme indiscrète....
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrète,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache sous cet espoir sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console:
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons; j'aperçois Bernadille qui sort.

(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS, *tenant Bernadille au collet.*

BERNADILLE.

De grâce ! finissez et ma peine et la vôtre,
Messieurs : vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui !
J'incague le prévôt, et n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, et tout-à-l'heure.

BERNADILLE.

Eh ! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure....
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurément.
Il faut connoître ceux qu'on arrête, autrement....
Vous riez ! cependant cette bévue est grande !

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille ?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Eh bien ! que nous veut-on ?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah ! monsieur l'alguasil, vous faites le discret ?

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal....

(*A part.*)

Je vois bien ce que c'est. Le drôle aime Constance :
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille! vous saurez ce que pèse ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre.

L'AUTRE VALET.

Allons, monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre :
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra.

OCTAVE, *à part.*

La raillerie est forte! il les assommera.

BERNADILLE, *se jetant sur Octave.*

Et vous, monsieur l'exempt, je m'en vais vous apprendre...

(Ils l'enlèvent et l'emportent tous les trois.)

Ah ! morbleu ! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, OCTAVE

JULIE.

Eh bien! à le chercher as-tu perdu ton temps?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il est céans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine.
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer:
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne; il est temps que sa peine commence.
Le piège est bien adroit: il ne peut l'éviter.
Le temps m'est précieux; et, pour en profiter,
Un peu de gravité me sera nécessaire.. .
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

SCÈNE II.

BERNADILLE, DEUX VALETS, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à Octave.*

Eh bien! monsieur l'exempt, suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mene?
Le lieu du rendez-vous ne sauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, *à Julie.*

Honneur, le beau garçon!

JULIE.

L'abord est familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit juge de balie est fier!

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste.
Apprenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quel endroit du code ou du digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que, de force ou de gré, l'on doit vous venir voir?
Est-ce une loi pour nous ancienne ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, suffragant subalterne!
Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est pas de rien celer
Vous riez, et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis

JULIE.

Il faut, pour le savoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, il faut demeurer, vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier.

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélérat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprenti magistrat!
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré?

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein : avec moi cette belle
Passeroit mal le temps, et moi mal avec elle.
Avant la fin du jour vous pourrez le savoir.
Cependant répondez, et sans vous émouvoir.
Vous aviez une femme?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! demande fâcheuse!

(*A Julie.*)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse?

BERNADILLE.

(*A part.*)

On le dit.... Ce discours me devient bien suspect!

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de sur la tête*

Il faut devant son juge être dans le respect.

JULIE, *à Bernadille.*

Et qu'en avez-vous fait ?

BERNADILLE, *à part.*

Ah ! je tremble dans l'âme...

(*A Julie.*)

J'en ai fait ...

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme ?...

(*A part.*)

Quelqu'un m'aura trahi : sans doute qu'il sait tout ;
Mais il faut cependant tenir bon jusqu'au bout.

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte.
Qu'est-elle devenue ?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte ?
De quoi ? car si j'en crois ce qu'on m'a rapporté....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

D'avoir eu trop de mal et trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste !

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu ?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel temps?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eût.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes;
Et si vous me fâchez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Et moi de vos demandes.
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus!
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvelez point ma douleur dans mon âme
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une île déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous puissiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti;
On sait bien que je n'eus jamais l'âme assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire

BERNADILLE.

Ma pauvre femme ! hélas ! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modèle,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, et que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avoit le mot;
Que lui, ses gens, et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette île inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée;
Que l'on la mit à terre, et, sitôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vite qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure.
Monsieur le juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous servir et vous tirer d'affaire;
Et je sais à quel point Constance vous est chère,
Que votre hymen se doit conclure en peu de temps;
Que ce temps vous est cher : c'est pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous en prie !

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces moments,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amants,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle sait bien son rôle.

JULIE, *à Bernadille.*

Et je sais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort et l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyez hors d'affaire....
(Appelant.)
Hola!

BERNADILLE.

La question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question!... Ah! je suis enragé!

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, *à Bernadille.*

Marchez.

BERNADILLE.

(A Julie.)

Encore un mot.... Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure;
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grâce.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde?...

(A part.)

Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin je vois bien ce qui lui tient au cœur....

(A Julie.)

Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?
Eh bien! épousez-la; je cède sa personne....
Vous secouez la tête?... Et, de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler françois.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance.
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis....

BERNADILLE, *à part.*

Rien ne peut l'émouvoir.....

(A Julie.)

Quoi ! me mettre à la gêne, et que je sois la proie....

JULIE, *l'interrompant.*

Pour vous en garantir, je ne sais qu'une voie....

(A Octave et aux deux valets.)

Que l'on nous laisse seuls.

(Octave et les deux valets sortent.)

SCÈNE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

Ta vie est en ma main.
Ton crime m'est connu ; tu t'en défends en vain.
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver.... Mais ta perte me touche ;
Ton sort me fait pitié : je te veux secourir.
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux, dès à présent, prononcer ton arrêt :
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi....

BERNADILLE, *se jetant à genoux*

Hélas ! monsieur le juge, ayez pitié de moi ;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant, on en dit tant de bien !

BERNADILLE.

La bonne âme!
Je la menai par force en l'île où je la mis;
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis?

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi, je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu celes rien,
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh bien! vous saurez donc que ladite donzelle
Faisoit la précieuse et la spirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau:
Avoit sur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Eh! qu'importe? ces lieux ont été de tout temps
Le centre du beau monde et des honnêtes gens
La scène a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve:

On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y règle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais, en sortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux :
Elle avoit, malgré moi, dedans une cassette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouche, pincette,
Racines, opiat, essences et parfum,
De l'eau d'ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédients, à-peu-près, de la sorte,
Que le diable a sans doute inventés.

JULIE.

Eh ! qu'importe ?
C'est presque pour le sexe une nécessité :
Un peu d'aide souvent sied bien à la beauté.
Ce soin n'est pas blâmable, et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure :
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait.
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait.
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint basané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une lèvre en corail.
Il embellit la fille, et rajeunit la mère;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frère ;
Des beautés en décours conserve les amants,
Convertit leurs défauts en autant d'agréments,
Embellit, rajeunit, sans peine et sans obstacles ;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, et changeoit tous les jours
De jupes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, et jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup? faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquettoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc, Eh! qu'importe?
Sont-ce là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;
Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc! vous en faut-il découvrir davantage!
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier?...

JULIE.

Oui; du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avait fait banqueroute,
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres lois,
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique;
Et, dissipant mon bien pour flatter ses désirs,
J'étois le trésorier de ses menus-plaisirs.
Je savois son amour; et, forcé d'y souscrire,
J'étois.... j'étois cocu, puisqu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux?
Eh! tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous!
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette île inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle?
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder,
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue....

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,

Je serois sur ce point aisément convaincu;
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si j'en voulois jurer, que le diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi?
Aviez-vous de son crime une entière assurance?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh bien! pour te montrer que je te veux servir,
Si tu peux me prouver qu'elle fut infidèle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur.
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver : demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins.
Profite bien du temps, et cherche des témoins

(Elle se retire.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, LES DEUX VALETS, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre et de blâme :
Moi-même publier la honte de ma femme !
Et chercher, quoiqu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu !
Que je suis malheureux !... O vous, maris paisibles,
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, et sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisoit chez moi.
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins !
On ne vous force point à chercher des témoins ;
Et vos ressentiments se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien ?...
Ah ! morbleu ! c'est bien fait ; je le mérite bien.
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent ?
Faire, pour me venger, des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus ?

(*A Octave.*)

Pourquoi, sot que j'étois.... Mais il faut me résoudre ;
Et, puisque sans témoins on ne sauroit m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amène ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amène....

(*Aux deux valets.*)

Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, madame ; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille.
Vous savez quel malheur menace Bernadille ;
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme ;
Mais le ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit. Si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Eh bien ?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit ?

D. LOPE.

Qu'il savoit la manière
De nous unir tous deux, et qu'à votre prière

Il rompoit un hymen à votre amour fatal;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal?

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse;
Aussi-bien de l'amour l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre.
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux:
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire:
Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, et non la volonté;
Que sa main à vos feux mêleroit trop de glace;
Que du ciel en naissant il eut quelque disgrâce,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCÈNE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne sauroit être à moi?
Après tant de serments, don Lope est-il croyable?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, et non pas pour moitié.
Le ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhaits....

JULIE, *l'interrompant.*

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre.
Je ne puis rien pour vous; j'en ai bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi?

JULIE.

Ce n'est plus un secret;
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Quoi! traître!
Vous êtes marié?

JULIE.

Vous le vouliez bien être:
Est-ce un crime si grand que d'être marié?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier?

JULIE.

Je l'avois oublié....
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable?
Pour être sous ses lois en est-on moins aimable?
L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'est pas si sévère; et quand on s'y soumet
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de sa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solennel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,

Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Voulez-vous épouser une femme?

CONSTANCE.

Vous, femme?

JULIE, *lui montrant sa main.*

Jugez-en.

CONSTANCE, *après l'avoir examinée.*

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à don Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter?

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'âme saisie;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie....
Mais qui peut vous porter à ce déguisement?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement.
Ce que je vous veux dire a de quoi vous surprendre.
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez.... Il paroît, suivez-moi.

(Elle se retire avec Constance et don Lope.)

SCÈNE III.

BERNADILLE, *seul.*

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux et cher point-d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille :

Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer
Me presse de trop près : il est impitoyable.
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable
Quand je dis que je suis cocu.
Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve!
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun
Trouveroient cent témoins pour un.
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine :
Leur honte les fait vivre; et plusieurs que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi.
En vain, pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie, à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre,
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir;
La peur, qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds, d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux.
Suivons donc cette noble envie,
Écoutons toujours cette peur;
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'alonger notre vie.
Je passe pour un sot en faisant un tel choix;
Mais je ne le suis qu'une fois,

Et je le serois deux si je me laissois pendre....
Ne balançons donc plus ; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCÈNE IV.

BÉATRIX, OCTAVE, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

J'APERÇOIS Béatrix ; sa présence me flatte...
(A Octave.)
Monsieur, cette matière est un peu délicate ;
Que l'on nous laisse seuls.

(Octave s'en va.)

SCÈNE V.

BERNARDILLE, BÉATRIX

BÉATRIX.

QUE voulez-vous de moi ?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, monsieur ?

BERNADILLE.

De toi.
Il y va de ma vie, et la chose me touche.
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, monsieur, promptement ces deux mots,

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence
Du prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance
Je suis hors de danger, et j'en suis convaincu.
Eh bien! tu diras donc...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu.
Ce sont-là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, monsieur, et me voulez surprendre?

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, monsieur, vous divertir?

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrois mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, monsieur, l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas? Tu veux donc qu'on me pende?

BÉATRIX.

Quoi! vous pendre?... Et la cause?

BERNADILLE.

Ah ! discours superflus !
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais, de grâce, monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre une raison trop forte ;
L'homme n'est plus cocu, lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Tous vos parents, monsieur, et vos amis....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Encore ?

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pécore !

Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux?

BÉATRIX.

Eh bien! ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.

La question est neuve! Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu veux donc le savoir? C'est quand, en même temps,
On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à son choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque, avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai.
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colère est vaine

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais qui sortoit de chez moi.
D'avec qui venoit-il ?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi ?
Tu me dis le contraire à l'instant, et j'admire...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire ;
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien ?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme ?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience ?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence ?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi ! jamais ?

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!
Ah! langue de serpent! Mégère abominable!
Écume de l'enfer! organe du grand diable!
Je crus trop aisément ton funeste rapport;
Je voulus la punir, et je causai sa mort.
Je pris l'occasion à ma vengeance offerte :
Mon amour en fureur précipita sa perte;
Croyant de son forfait être assez convaincu,
Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu.
Enfin, de son trépas tu fus la seule cause;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose :
Je te pardonne tout; mais, dans un tel besoin,
Par grâce ou par pitié sers-moi de faux témoin.
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie;
Prouve-le, si tu peux, j'en aurai de la joie :
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver, enfin, s'il n'en est rien?
La vérité, monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre?
Mais, après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je serai ton bourreau.

BÉATRIX, *criant.*

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste.

SCÈNE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE, *à Bernadille.*

D'où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reste.
(Montrant Béatrix.)
Otez-la moi d'ici.

BEATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu, malgré que l'on en ait!

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.
(Béatrix passe dans la salle voisine.)

SCÈNE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à part*

Qu'il est surpris!

BERNADILLE, *à part.*

Enfin ma peine est sans égale;
Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir.
Elle étoit innocente, et je l'ai fait mourir
Cet injuste trépas demande une victime :
La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime.
Le désordre où j'en suis, ne peut s'imaginer....
Mais je vois Frédéric, qui va me condamner.
Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme.
Le frisson de la mort m'a déja saisi l'âme.

SCÈNE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Eh bien! votre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse?

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, et je le vois trop bien;
Mais si j'étois cocu, cela ne seroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être?

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir, vous le pouvez connoître.
Les pleurs que je répands vous disent...

JULIE, *l'interrompant.*

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE, *l'interrompant, à son tour.*

Plût au ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie,
Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin?

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressource?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, et je dois observer....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quoi ! je serai pendu ?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu ! pourquoi prenois-je une femme si sage ?
Hélas ! une coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait ?
Je ne puis te sauver. Choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse ;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE

Quel choix ! Si je ne puis me sauver de la mort,
Eh ! que m'importe, enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse ?

JULIE.

N'importe, puisqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE

Eh bien ! s'il faut mourir faute d'être cocu,
Que deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler pour avoir de ma cendre.
Cela doit être rare !

JULIE.

Oui, tu seras content....

(*A Octave.*)

Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, et tout est déjà prêt.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

Miséricorde! hélas! modérez cet arrêt....
Ah! monsieur le prévôt, que la pitié vous touche!

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir.

SCÈNE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à Julie.*

Don Lope, avec Contance....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Parlez bas; ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur temps... Qu'ils avancent, n'importe.

SCÈNE XI.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE OCTAVE.

CONSTANCE, *à Julie.*

POUVONS-NOUS espérer une grâce de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, madame, m'est trop doux:
Pour vous la refuser; j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Eh bien! s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande sa grâce : il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, *à Julie.*

Je joins, pour vous fléchir, ma prière à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, *à Constance.*

Mais cela ne se peut;
Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Vous me refusez? Avant que de partir...

JULIE, *l'interrompant à son tour.*

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, madame,
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat, ce sera moi...
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie!... Ah! comble d'allégresse!
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée?... Ah! que mon déplaisir...

JULIE, *l'interrompant.*

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE

Ce fripon de prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur!

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

(*A Constance.*)

Il suffit... Recevez don Lope de ma main.
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveler le nôtre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le juge et partie a fait ce qu'il a dû.

FIN DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1760.

NOTICE SUR SAURIN.

Bernard-Joseph Saurin naquit à Paris au mois de mai 1706, de Joseph Saurin, géomètre distingué, et membre de l'académie des sciences. Au milieu des savants de tous genres qui entourèrent pour ainsi dire son berceau, le jeune Saurin puisa le goût de la poésie; mais la modicité de la fortune de son père ne lui permettant pas de se livrer à son penchant, il eut le courage de le vaincre et suivit pendant quinze ans avec succès la carrière du barreau. Avant de se faire connoître pour auteur dramatique, il fit paroître, sous le voile de l'anonyme, *les Trois Rivaux*, comédie en cinq actes en vers, qui eut six représentations. Il avoit entrepris d'y faire des corrections; mais elles ne furent point achevées. Saurin avoit quarante-quatre ans lorsqu'il donna *Aménophis*, son premier ouvrage avoué. Cette tragédie, mise au théâtre le 12 novembre 1750, n'eut point de succès. Elle fut suivie de *Spartacus*. Cette pièce regardée encore aujourd'hui comme la meilleure de son auteur, parut pour la première fois le 20 février 1760, et fut jouée neuf fois. Le 22 décembre de la même année, Saurin fit jouer *les Mœurs du Temps*, co-

médie en un acte en prose, qui eut beaucoup de succès.

Blanche et Guiscard, imitation de Tancrède et Sigismonde, tragédie anglaise de Thompson, parut pour la première fois le 25 septembre 1763, et fut interrompue à la troisième représentation. Elle a été reprise plusieurs fois avec succès.

L'*Anglomane,* comédie en un acte en vers libres, jouée avec succès le 23 novembre 1772, est la même pièce que l'*Orpheline léguée*, représentée sept ans auparavant en trois actes, et à laquelle l'auteur jugea à propos de retrancher plusieurs scènes.

Saurin a encore mis au théâtre *Béverlei*, drame en cinq actes et en vers libres, imité d'une pièce anglaise intitulée *the Gamester,* le Joueur, dont l'auteur est Édouard Moore. La pièce françoise parut pour la première fois le 7 mai 1768, et fut jouée treize fois. On a encore du même auteur *le Mariage de Julie,* comédie en un acte en prose, qui n'a pas été représentée.

Saurin avoit été reçu à l'académie française le 13 avril 1761 à la place de l'abbé Duresnel, et mourut à Paris le 17 novembre 1781, âgé de soixante-seize ans.

PERSONNAGES.

SPARTACUS.
CRASSUS, consul.
ÉMILIE, fille du consul.
MESSALA, envoyé du consul.
NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.
ALBIN, officier de Spartacus.
SUNNON, confident de Noricus.
SABINE, confidente d'Émilie.
UN TRIBUN de Spartacus.
UN TRIBUN de Crassus.
Gardes.

La scène est dans le camp de Spartacus.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

Oui, Sunnon, en secret, démentant sa fierté,
Rome aux Insubriens offre la liberté:
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse;
Je le hais, mais je hais encor plus les Romains:
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains.
Les cruels sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance!

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu;
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu?
Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,
Leur liberté, seigneur, celle de la patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,

Son bras des légions a moissonné la fleur,
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt, au pied du Capitole,
Nos drapeaux arborés...

SUNNON, *l'interrompant.*

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Ecrasera l'esclave échappé de ses fers.
Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine;
La victoire l'épuise en le favorisant.
Oui, sans se réparer, toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS, *l'interrompant.*

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage.
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage:
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,
Regarder en arrière est une lâcheté:
On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger, qui le trahit infâme.
Du pouvoir des Romains tu parois effrayé?
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,
Va bientôt de sa chute épouvanter le monde.
Déja, dans notre camp, et sous nos étendards,
Aux cris de la victoire on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur jeunesse enfin toute la brave élite.

Ah ! réunissons-nous, et le joug est brisé.
Pour tout assujettir Rome a tout divisé ;
De son ambition instruments et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abîmes ;
Mais, grâce à Spartacus, nos yeux se sont ouverts,
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,
Lève un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déja marchent à Rome,
Tu veux que rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros !

SUNNON.

Non ; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort douteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle....

NORICUS, *l'interrompant.*

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.
De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres ?
Fils d'un chef de Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses aïeux comptant même des rois,
Aux Suèves, un jour, il eût donné des lois.
Les Romains, en brigands, fondent sur sa patrie ;
Son père Arioviste est privé de la vie ;
On enlève la mère et le fils au berceau ;
Ermengarde eût suivi son époux au tombeau :
Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui, nourri par sa mère, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractère,
Démentant de son sort la bassesse étrangère,
Le distingua bientôt du reste des mortels.

Tu connois des Romains les passe-temps cruels;
Ce spectacle de sang et ces combats atroces,
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude:
A ces honteux combats Spartacus destiné,
Rappelle en rougissant le sang dont il est né;
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser pour un plus noble usage
Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'honneur.
Ils le prennent pour chef; ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée:
Il la forme, et toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique;
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent désir dont il est dévoré.
Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;
Mais à peine il peut tout, que lui-même il opprime.
De Spartacus, seigneur, j'ignore les desseins;
(Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,
(Que ce soit le prétexte ou l'objet de la guerre)
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur:
D'ailleurs, que m'offre-t-elle? Un appât suborneur.

Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre.
Ainsi, pour s'acquérir un utile renom,
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître,
Et cette liberté qui par lui doit renaître,
Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir:
Je vois en frémissant que lui seul en dispose,
Et toutefois, Sunnon, sa grande âme m'impose.
On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal.
Par notre libre choix reconnu général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire.
Mon cœur, plein de dépit, le respecte et l'admire.
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr,
En secret dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentiments et même les balance,
Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en horreur:
C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore:
Il sait de me venger que la soif me dévore;
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré;
Et loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare:
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu, de Tarente épargnant la cité,
Arrêter du soldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras sanglants arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté
En secret dans ses fers le tenoit arrêté.

NORICUS.

Quelle honte pour lui ! c'étoit une Romaine !
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine ;
Il tremble pour l'objet respectable et chéri,
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains en secret ont ménagé des traîtres ;
D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres.
Hier en diligence il fit partir Albin,
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes.
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes ;
Il connoît les Romains, il sait.... Mais le voici.
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

(Sunnon sort.)

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

Albin ne revient point.... Affreuse incertitude !
Je succombe au tourment de mon inquiétude ;
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir.

NORICUS.

A vos offres, seigneur, Rome doit consentir.
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non ; le ciel a marqué ce terme à notre gloire :
Rome le sait trop bien, une mère est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.

Eh ! quelle mère, hélas ! Avec quelle constance,
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,
Elle sut m'inspirer, par des soins assidus,
La haine des tyrans et l'amour des vertus !

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévère,
Elle respecteroit aujourd'hui votre mère.
La guerre est une loi de sang et de rigueur :
Il falloit à la rage opposer la terreur,
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid.
Si la guerre autorise un si terrible droit,
Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame ;
(*A part.*)
J'en respecte la voix... Dieux ! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne guerrier
Qui souille la victoire et flétrit son laurier :...
(*A Noricus.*)
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre ?
Eh ! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre ?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois ;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits.
Oui, par nous, sans pitié, Tarente saccagée...

NORICUS, *l'interrompant.*

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée.
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu :
Elle poussa trop loin sa résistance vaine.

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine....

Dans cette ville, en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine... O ciel! quelle foiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse?
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré!
J'en rougis; mais tremblant sur le sort de ma mère,
Je ne puis écarter une image trop chère:
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher;
Il pèse sur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue?

SPARTACUS.

Non; n'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal:
Non, je triompherai de cet amour fatal.
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire.
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour ramper ici-bas quelques instants de plus;
Que, mourant consumé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie:
Si la vie, en effet, n'est qu'un rapide instant,
Employons-la du moins à le rendre éclatant;
Faisons-en une époque utile et mémorable;
Laissons à l'univers un monument durable,
Que la vertu consacre aux siècles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir:

Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde :
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mère conçut, qu'elle mit dans mon sein.

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse,
Votre envoyé paroît.

SCÈNE III.

ALBIN, *tenant un poignard*, SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS, *à part.*

Je frémis... Que m'annonce
Sa douleur... ce poignard ?

ALBIN.

Je tremble de parler...
Ah ! de quel coup, seigneur, je vais vous accabler !

SPARTACUS.

Ma mère ?...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, *après un silence.*

Ils ont tranché sa vie,
Ces monstres !...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Eh bien ?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur

Ils ont à votre mère annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous, fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS, *à part.*

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains !

ALBIN.

On presse votre mère; elle, sans se confondre :
« Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre. »
A ces mots, d'un poignard, que receloit son sein....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Dieux !

ALBIN.

Elle s'en saisit.... On accourt, mais en vain;
Sa main, tout à la fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc : « Je suis libre, dit-elle,
« Tyrans ! qui sait mourir brave votre pouvoir....
« Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
« Porte-lui ce poignard; et, si je lui fus chère,
« Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mère. »

SPARTACUS, *à part.*

Oui, je la vengerai !... Vous périrez, tyrans !...
(Prenant le poignard des mains d'Albin.)
J'en jure sur ce fer.... Mânes chers et sanglants !...

SCÈNE IV.

SUNNON, UN TRIBUN, SPARTACUS, NORICUS, ALBIN.

LE TRIBUN, *à Spartacus.*

La fille du consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous ?.. ô justice ! ô vengeance !

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome : elle étoit sur un char,
Que de deux légions entouroit le rempart.
Soudain nous paroissons, et, d'un cri de menace,
Défiant les Romains, qui se serrent, font face,
De toutes parts, on perce, on enfonce leurs rangs :
Bientôt au pied du char tous les chefs expirants
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS, *à Spartacus.*

Ah ! c'est le ciel vengeur, seigneur, qui nous l'envoie.
Votre mère et mon fils vous demandent son sang,
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut....

SPARTACUS.

(A part.)

Oui, je le veux, oui.... La douleur m'égare....
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

NORICUS.

Ah ! songez....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

Eh ! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare,
Madame ? Spartacus fut toujours un barbare,
Et le sang de sa mère irritant sa fureur....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ah ! que dis-tu, Sabine ? et quelle est ton erreur !
(A part.)
Spartacus un barbare !... Aveugles que nous sommes !
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes ;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah ! que, pour le repos de la triste Émilie,
N'est-il tel, en effet, que Rome le publie !
Ah ! de l'humanité méconnoissant les droits,
Et, pour toutes vertus, n'offrant que des exploits,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire,
Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on révère !
Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,
Remplissant l'univers, et s'y trouvant borné,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie,
Tout conquérir enfin.... hors le cœur d'Émilie.

SABINE.

Votre cœur !... Quoi ? madame, il se pourroit....

ÉMILIE, *l'interrompant*

Apprends
Un secret à ta foi dérobé trop long-temps;
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire?... O ciel! ma surprise est extrême!
Spartacus?

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie.
Te dirai-je encor plus? Sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Eh! voilà donc d'où naissoient vos ennuis?
Rien ne sembloit troubler une si belle vie.
Votre mère à Crassus secrètement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré.
J'admirois que, passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Émilie,
En un sombre chagrin toujours ensevelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah! que l'âme occupée,
De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée!
Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur?
Un vain fantôme, hélas! revêtu de splendeur,
Qui brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Une action d'éclat,
Qui surprit à la fois le peuple et le sénat,
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire;
Pour la première fois j'assistois à ces jeux,
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.
Mes yeux, avec horreur, se portoient sur l'arène:
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissements,
Se mêloient à la joie, aux applaudissements.
Un Cimbre, dont le front respirant la menace,
D'une large blessure offroit l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc :
Il les fouloit aux pieds; il nageoit dans le sang,
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,
Sur l'arène soudain on vit paroître un homme,
Dont la stature noble et la mâle beauté
Allioient la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arène se couche;
Il garde en frémissant un silence farouche :
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux
Prend ce noble dédain pour amour de la vie,
Le frappe.... Celui-ci s'élance avec furie,
Et, présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
Tout le peuple, à grands cris, applaudit sa victoire.
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire :
« Peuple Romain, dit-il, vous, consuls et sénat,

« Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
« C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
« Que d'exposer ainsi, sur une arène indigne,
« Le sang d'Arioviste à vos gladiateurs !
« Étouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
« Votre opprobre et le mien, ou j'atteste le Tibre
« Que, si Spartacus vit et se voit jamais libre,
« Des flots de sang romain pourront seuls effacer
« La tache de celui que je viens de verser.... »
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse
(Voyant Sabine en pleurs.)
Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse ?

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs.
Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

D'une vive pitié je me sentis émue.
Depuis en sa faveur mon âme prévenue,
Avec tout l'univers admira ses hauts faits....
Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix ;
Tarente en fut l'écueil ; Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée.
Jour affreux, du soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur insolent éprouva la furie ;
Où la licence, jointe avec la barbarie,
De sang et de forfaits inonda nos remparts !
Au temple de Vesta, femmes, enfants, vieillards,
Sous la garde des dieux avoient mis leur foiblesse.
Prosternée à l'autel j'implorois la déesse :
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits ;

On a forcé le temple, et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelants d'une barbare joie,
Des cruels.... Écartons ce funeste tableau....
Pour asile l'honneur n'avoit que le tombeau;
Et, les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta, d'une main, embrassant la statue,
De l'autre, sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressois au ciel par un dernier regard,
Quand Spartacus parut, comme un dieu secourable.

SABINE, *à part.*

Je respire!

ÉMILIE.

Ah! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux!
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux!
Le soldat, enivré de sang et de furie,
Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie.
Eh! que, pour secourir la triste humanité,
Il est beau de montrer cette intrépidité,
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage!
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage.
De tous les temps il fut d'illustres conquérans,
Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire.
Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité;
Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont frères.

SABINE.

De Spartacus, madame, admirez les vertus :

Vous lui devez beaucoup ; mais vous vous devez plus.
C'est trop que de l'aimer, et, si je l'ose dire....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire.
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah ! songez qu'Émilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus :
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte ;
Non, pourtant, que l'amour lâchement me surmonte....

SABINE, *l'interrompant.*

Mais devant votre père on porte les faisceaux,
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros.

SABINE.

Mais il fut notre esclave ; et, quoiqu'on le renomme....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Va, dès long-temps l'esclave a fait place au grand homme.
Il naquit libre, et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang.
Mais, de lui-même enfin empruntant tout son lustre,
N'eût-il pas, en effet, une origine illustre,
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,

Et dont les descendants, de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur accablant son enfance,
Interdisoit l'essor à ses puissants destins?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
La force du courage à celle du génie.
Que l'on naisse monarque, esclave ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort; un grand homme est le sien.

SABINE.

Eh! vous louez le bras armé pour nous détruire?
Un ennemi de Rome?

ÉMILIE.

Elle-même l'admire.
C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former,
Et peut-être Émilie est digne de l'aimer.
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître;
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici, renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur;
Mais qu'il en coûte, hélas! d'affliger ce qu'on aime!
Je partis de Tarente; il s'éloigna lui-même.
On m'apprit que j'étois la fille de Crassus...
Que de raisons, hélas! d'oublier Spartacus!
D'un souvenir si cher toutefois possédée,
Dans mon cœur, en secret, j'en nourrissois l'idée;
Mais, enfin, me voilà sa captive aujourd'hui,
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui.

Dans son cœur étonné quels sentimens vont naître,
Si mes traits, dans ce cœur mal conservés peut-être...

SABINE, *l'interrompant.*

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même. Un sombre et fier chagrin
Obscurcit de son front l'air auguste et serein;
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

SCÈNE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Émilie, d'un air triste et fier, et sans la regarder.*

Je viens vous rassurer, madame. Je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains
La fille du consul, tombée entre nos mains,
Doit craindre...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

(La reconnoissant.)

Quelle voix! et quels traits!.. Émilie!
Est-ce un songe, madame?... En croirai-je mes yeux?
La fille de Crassus... vous, Émilie?.. O Dieux!

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur, peut-être, plus contente,
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah! ce sang odieux manquoit à mon malheur...

A se percer le sein Rome a forcé ma mère...
Crassus est son consul!.. Crassus est votre père!..
Ah! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur;
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie:
Crassus de votre mère a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien! puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie!
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...
Que dis-je?.. Quelle honte! ô ciel! et quelle horreur!
Quoi! ma mère n'est plus!.. Quoi! son sang fume encore,
Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore!..
Non, je vous dois haïr.

ÉMILIE.

Moi qui de vos bienfaits,
Moi qui de vos vertus éprouvai les effets?
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,
Il aura mon estime et ma reconnoissance!

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus!
Ah! madame, excusez...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, je fais plus;
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon âme:
Ma mère, les Romains, et ma haine et ma flamme,
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur;
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse;
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foiblesse,
C'est celui qui la domte.

SPARTACUS.

Eh! qu'il en coûte, hélas!
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats!...

ÉMILIE.

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle;
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir....

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir,
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï....

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi.
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche:
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche;
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays....
Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance.
Ma mère attend de moi le sang de ses bourreaux:
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon père,
Messala doit venir, et peut-être.... j'espère....

SPARTACUS.

Non, n'en espérez rien; non, je vous tromperois;
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix:
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,
Et ma juste fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous m'exceptez en vain.

SCÈNE III.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Albin.*

Qui vous fait accourir? qu'annoncez-vous, Albin?

ALBIN, *à Émilie.*

Madame, pardonnez, si ne pouvant me taire....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh bien?

ALBIN.

On veut, seigneur, que vengeant votre mère,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches!

ÉMILIE.

Contentez, seigneur, ces furieux :
La mort pour Émilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, madame ; entrez dans cette tente....
Ils me verront.... Croyez que leur troupe insolente
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect....
Soyez sûre, du moins, que tant que je respire
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS, *à Spartacus.*

Daignez leur pardonner un trop juste transport;
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense,
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe et m'apportent des lois.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande?
Ah! je rejetterois la plus juste demande,
Si la rébellion en étoit le soutien.
Mais qu'ose-t-on vouloir? Votre opprobre et le mien....
(Aux chefs de l'armée et aux soldats.)
Guerriers, que de la gloire un noble amour enflamme,
Que me demandez-vous?... C'est le sang d'une femme.

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé:
Ce n'est qu'à leur exemple; ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple?
(Aux chefs de l'armée et aux soldats.)
Vous par qui les punit le ciel qui nous contemple,

Serez-vous criminels et barbares comme eux?
Vous êtes plus vaillants; soyez plus généreux.
La grandeur d'âme est rare et la valeur commune.
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune;
Ah! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux;
Et, contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux.
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est, par l'impunité, les enhardir au crime.
Tout votre camp, seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande, à grands cris,
Un sang qui doit venger votre mère et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien! à vos fureurs moi-même je me livre;
Spartacus ne veut plus ni commander, ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal,
Et, tout souillés du sang de votre général,
Plongez vos bras fumants dans le sein d'Émilie;
D'un si grand attentat effrayez l'Italie:
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous;
Que par les fondements votre ligue frappée,
Sera dans peu de temps détruite et dissipée;
Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus.
Encore une victoire et Rome n'étoit plus:
La liberté par vous eût relevé son temple;
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple:
(Découvrant sa poitrine.)
Vous en serez l'horreur.... Frappez, voilà mon sein;
J'ai trop vécu.

NORICUS, *interdit.*

Seigneur!...

SPARTACUS.

Qui retient votre main?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie.
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie?
Oubliez les serments qui vous tiennent liés:
Je vous les rends. Frappez.

NORICUS, *tombant à ses pieds, ainsi que tous les chefs de l'armée et les soldats.*

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh! pensez-vous ainsi désarmer ma colère?
Jusqu'ici votre chef, bien moins que votre frère,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,
Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit....
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble:
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble:
Eh bien!...

NORICUS, *l'interrompant.*

S'il faut verser tout notre sang....

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

Ingrats!
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats:
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre...
Ah! je sens que mon cœur est pressé de se rendre...
(*Aux chefs de l'armée.*) (*Les chefs de l'armée se relèvent.*
Levez-vous, compagnons.... Mais vous devez savoir
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir:
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage....

(Aux soldats.)

Vous, soldats, dont les cris et la témérité
Exigeroient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner.... Il faut s'en rendre dignes,
Et, par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspends l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.

(Les soldats se relèvent. Il fait signe qu'on se retire, et Noricus, les chefs de l'armée et les soldats sortent.

SCÈNE II.

SPARTACUS, *seul.*

L'INDULGENCE affoiblit et perd la discipline....
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine....
Mon cœur à pardonner aisément se résout.
Que ne puis-je de même, hélas! me vaincre en tout!
O ma mère! combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon âme est blessée!
Ah! pardonne.... A l'amour je suis loin d'obéir:
Non, ton fils jusque-là ne sauroit se trahir;
Mais c'est un ennemi, je l'avoue, à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte.

SCÈNE III.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

L'ENVOYÉ du consul....

SPARTACUS, *à part, l'interrompant.*

Ciel vengeur! un Romain!...

(A Albin.) *(A part.)*

J'ai promis de l'entendre.... O ma mère! ô destin!...

(Albin sort.)

SCÈNE IV.

MESSALA, SPARTACUS.

SPARTACUS.

Croirai-je, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme,
En esclave, en rebelle indignement traité ?
Mais, lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté,
Au fer des assassins abandonne ma tête,
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête ;
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,
Quand, venant de forcer ma mère à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime,
Certes, de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi :
Ne craignez pas pourtant.

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi :
Je connois Spartacus ; sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr otage.
Quant à Rome, souffrez que je parle sans fard :
Je croirois l'abaisser en venant de sa part.
Le consul m'a chargé d'un autre ministère :
Il ne députe ici qu'en qualité de père.

SPARTACUS.

Eh ! quel espoir encor lui peut être permis,
(*A part.*)
Quand ma mère.... Ah ! cruel ! qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte ?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte.
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice,
Si cet esclave, enfin, ne passoit en vertus
Ce que sont en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du consul, à périr condamnée,
Expieroit à vos yeux le sang dont elle est née.
Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abîme.
Rassurez-vous, seigneur; l'humanité m'anime;
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger:
Il connoit vos vertus; et sa reconnoissance...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Ah! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense.
Qu'il rende grâce au ciel qui n'a pas dans mon sein
Mis l'âme d'un barbare... ou plutôt d'un Romain....
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise
La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise;
Que le sang de ma mère et mes jours mis à prix
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mère un traitement plus doux,
Et son sang est, sans doute, une tache pour nous;
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Leur esclave !... Eh ! quel droit me mit entre vos mains ?
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaines ?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines !
Elle voudra s'en faire un titre révéré !...
Quoi ! son ambition, à qui rien n'est sacré,
Désole mon pays et massacre mon père,
Traîne en captivité le fils avec la mère,
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux ?...
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux,
Dont il ose ravir la dépouille sanglante....
(*A part.*)
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante ;
Mais à la terre, enfin, le ciel donne un vengeur.
Il est temps de marquer un terme à ta fureur,
Il est temps d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace
Se vante que les dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend et maintient un empire ;
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux :
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même désir, mais non même vertu.
La loi de l'univers, c'est : malheur au vaincu !

SPARTACUS.

Eh ! malheur donc à Rome !... Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave.

Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque, de votre aveu, le succès fit les siens.
Qu'étoit Rome, en effet? qui furent vos ancêtres?...
Un vil amas de serfs, échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs....
(*A part.*)
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!...
(*A Messala.*)
Laissez donc là mes fers; non pas que j'en rougisse;
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice.
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui sied mal, sans doute, et devant son vainqueur.
En barbares, surtout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais, vous-même de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente, abandonnée aux fureurs du soldat...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité,
Au désir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces âmes sanguinaires,
Des plus nobles projets instruments mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,

Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations par mon bras affranchies,
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez ?

MESSALA.

Votre projet est grand : mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise ;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,
Et j'ose...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il faut les vaincre, et non pas les compter:
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibère.
J'ose tout espérer : les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentiments il faut que j'applaudisse ;
J'ose vous dire plus, Rome vous rend justice.
Un accommodement se pourroit pressentir,
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.

SPARTACUS, *d'un ton fier et ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de père....
Ne vous chargez donc point d'un autre ministère.
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord,
Et ce seroit en vain. Sa ruine ou ma mort,
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide..
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide.

Je viens pour Émilie, offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce;
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi : s'il remplit mon espoir,
Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir.
Je vous rends Émilie... Oui, ma main la délivre :
Retournez au consul; sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : je n'entends rien de plus.
Vous pouvez cependant annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

(*Messala sort.*)

SCÈNE V.

SPARTACUS, *seul.*

Que cet effort me coûte!
Et j'ai pu m'y résoudre!... Ah! je l'ai dû, sans doute...
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas...

SCÈNE VI.

ÉMILIE, SPARTACUS.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte..
Que de cet entretien je crains la réussite!

Il part..... Ah! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir?
Et mon père....

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir.
A ce père si cher dans peu d'instants rendue,
Émilie, à loisir, jouira de sa vue.
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur à ce trait reconnoît Spartacus!
Combien j'en suis touchée!... Eh! comment y répondre?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre.

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien; c'est moi qui vous ai dû
L'inestimable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Émilie,
Vous me cachez des pleurs; votre âme est attendrie:
Ah! pourrois-je penser?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ta magnanimité
Te donne droit au moins à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant, enfin, que je serois ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisements
Te déroboient encor mes secrets sentiments.
Non, d'un trop noble feu je me sens l'âme atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte:
Je t'aime... Reçois-en le généreux aveu,
Qu'au moment de te dire un éternel adieu,
Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.

SPARTACUS, *faisant un mouvement vers elle.*

Ah!...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Permets que j'achève... Oui, mon cœur te confesse
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme, joint à tant d'humanité;
Mais tu connois les lois que le devoir m'impose,
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il élève entre nous;
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chère;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon père.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur!
Qu'en me désespérant il console mon cœur!
Qu'il déchire, à la fois, qu'il élève mon âme!
Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu:
Le tourment de vous perdre en est sans doute accru;
Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort; et si Rome succombe,
Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.
Mais aussi, Spartacus, si tu péris...

SPARTACUS.

Eh bien?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit: un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,
Indigne d'un héros, comme d'une Romaine...
Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS, *voulant la suivre.*

Permettez, du moins...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Non; jusqu'au camp de mon père
Albin me conduira. Toi, si je te fus chère...
Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

SPARTACUS, *seul.*

ELLE sort!
Mon âme sur ses pas s'attache avec transport;
La lumière à mes yeux se dérobe avec elle.
Triste fatalité! nécessité cruelle!
Pour la dernière fois je viens donc de la voir!
O combien sur un cœur l'amour a de pouvoir!
Je voudrois... Quelle erreur, et quelle honte extrême!...
Ah! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.
Ce pouvoir de l'amour, il le tient des mortels:
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels;
Sous un nom révéré consacrant la mollesse,
L'homme s'est fait un dieu de sa propre foiblesse....
Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paroître.

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître,
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez, du moins, un éclat qui vous perd.
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes;
Crassus est dans son camp réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers ou la mort.
Osez le secourir, et la vengeance est sûre....
Mais que s'est-il passé? Quelle est donc cette injure?
Par une fausse attaque occupé loin de vous,
J'ignore....

NORICUS, *l'interrompant.*

Apprends ma honte, et frémis de courroux.
Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine,
Qui voit le camp romain, le serre et le domine,
Crassus m'a prévenu. Déja, de toutes parts,
J'y vois des légions flotter les étendards.
De dards, de javelots, une forêt pressée
Offroit partout de fer la cime hérissée,

Et le soleil brûlant dans les yeux du soldat
En renvoyoit encor le formidable éclat.
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage :
Mais le lieu, le soleil protègent les Romains ;
Leurs traits lancés d'en-haut portent des coups certains.
Ma troupe est repoussée ; en vain je la ramène.
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne,
Quant Spartacus accourt, saisit un étendard,
Me présente en fureur la pointe de son dard :
« Lâche ! arrête, dit-il.... Compagnons, qu'on me suive,
« C'est là qu'est l'ennemi. » Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme.
Ce n'est point un mortel, un héros ; c'est un dieu.
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu.
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne :
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne ;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté.
Sur la cime déja l'étendard est planté,
Et l'aigle des Romains fuit et se précipite....
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite ;
Mais, méritois-je, moi, de m'en voir outragé ?

SUNNON.

L'affront n'existe plus quand l'outrage est vengé.
Hâtez-vous de saisir l'occasion présente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante
Tient le poste important par eux-même forcé.

NORICUS.

Je ne balance plus.... Mon honneur offensé....
Oui, Sunnon.

SCÈNE II.

SPARTACUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, NORICUS, SUNNON.

SPARTACUS, *à Noricus.*

NORICUS, je confesse, à ma honte,
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur;
Mais, non moins que du mien, jaloux de votre honneur,
Je viens publiquement réparer cet outrage.
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage
Qu'ici je désavoue un aveugle transport :
Vous avez vaillamment secondé mon effort,
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître;
Et si j'ai réussi, je ne le dois peut-être
Qu'aux attaques déja deux fois faites en vain,
Mais qui m'ont du succès applani le chemin.
Votre haute valeur est partout reconnue.
Calmez le fier courroux dont votre âme est émue;
Et, sans plus me montrer un visage ennemi,
(*Lui présentant la main.*) (*L'embrassant.*)
Touchez dans cette main... embrassez votre ami,
Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours!
Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage...
Je brûlois d'égaler la vengeance à l'outrage;
Mais vous me désarmez, et dans vos bras, seigneur,
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur :
L'ami de Spartacus ne peut être un infâme.

SPARTACUS.

Non, sans doute... Eh bien! donc, je crois qu'au fond de l'âme
Noricus ne me garde aucun triste retour :
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour,
Et que votre amitié vient de m'être rendue :
J'y compte... Le consul demande une entrevue;
Il va se rendre ici. J'ignore ses desseins;
Mais que peuvent de nous attendre des Romains?
Vengeurs des nations, enfants de la victoire,
Le jour approche, enfin, où guidés par la gloire,
Nos mains renverseront ces monts audacieux,
Ces remparts menaçants, d'où l'aigle impérieux
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS, *voyant approcher Crassus.*

Le consul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

(*Noricus, Sunnon et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE III.

CRASSUS, *sa suite, restant au fond du théâtre;*
SPARTACUS.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage,
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage
D'avouer que du ciel, irrité contre nous,
Spartacus a trop bien secondé le courroux :
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,
Et je respecte en vous cette valeur suprême

Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup-d'œil, indépendant du sort,
Ce que le lieu, le temps, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur.
La victoire toujours ne suit pas la valeur :
Du succès trop souvent la fortune dispose.
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause :
Il a favorisé l'ennemi des tyrans...
Mais, sans plus nous livrer à de vains compliments,
Qu'avez-vous résolu ? Vous voyez votre armée
Sans espoir de secours par la mienne enfermée ?

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous ;
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous
La nécessité même où nous sommes de vaincre.
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés.
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance.
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions, que je viens apporter,
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter ? Rome avec un rebelle,
Et dont la tête encore est proscrite par elle !
D'un semblable traité le sénat rougiroit,
En tireroit le fruit et vous désavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure ; il m'en laisse le maître...
Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non ; à votre malheur je suis loin d'insulter ;
Mais ces conditions qu'on me vient apporter,
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire.
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.
Je veux bien cependant ne m'en point offenser.
Sachons ce que par vous ce sénat me propose.
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose ?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens ;
Rome à leur subsistance assignera des biens :
On fera chevalier le chef qui vous seconde ;
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du temps des Scipions j'aurois pu l'accepter ;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter.
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un temps pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenoit le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers !
Aux bords de sa ruine on la vit toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu.
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice ont infecté vos cœurs,
Et que de l'univers avides oppresseurs,
Vous en avez conquis les trésors et les vices,
Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices ?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus:
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus.
Vous connoissez Caton; et si du grand Pompée
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Son grand nom ne m'en impose pas;
Mais tandis qu'en Asie il soumet des États,
Rome peut, dès demain, tomber en ma puissance.
Eh! de quoi venez-vous flatter mon espérance?
« Mes soldats, dites-vous, seront fait citoyens;
« Rome à leur subsistance assignera des biens:
« Vous ferez chevalier le chef qui me seconde;
« Avec vous au sénat je régirai le monde... »
Mais peut-être demain, sénateurs, citoyens
Seront en mon pouvoir, ainsi que tous vos biens;
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde,
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles;
Un noble désespoir enfante des miracles;
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers;
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage:
On fit parler les dieux; mais on leur fit outrage.
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.

De quelque oracle enfin que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise,
Et j'espère...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Le sort peut encor vous trahir.
Notre courage, au moins, ne se peut démentir.
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

(*Crassus fait un mouvement pour se retirer, s'arrête, et, après un moment de silence, il revient sur ses pas.*)

CRASSUS.

Écoutez, Spartacus.
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus?
Prenez Rome pour mère, avec vous je m'allie.

SPARTACUS, *à part.*

(*A Crassus.*)

Qu'entends-je?... Quoi! seigneur, votre fille Émilie....

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, *à part.*

Ah! cachons le trouble de mon cœur...

(*A Crassus.*)

Crassus abaisseroit jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie:
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,

Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire?...
Mais fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous,
Si je daigne allier mes victoires à vous...
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître...
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître:
Émilie est le bien le plus cher à mes yeux;
De vertu, de beauté chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du ciel et l'honneur de la terre;
Quoique Romaine, enfin, elle m'a trop su plaire;
C'est vous dire à quel point je la dois estimer:
Mais je serois, seigneur, indigne de l'aimer,
Elle désavoueroit un si honteux empire,
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer.
Pour être digne d'elle il faut y renoncer,
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,
La liberté du monde à l'intérêt d'un homme.
Je n'achèterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis;
Je le dis à regret: ou combattre ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc... Adieu... Nous allons vous attendre;
Et si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis: il n'en est qu'un, mourir.
(*Il sort avec sa suite.*)

SCÈNE IV.

SPARTACUS, *seul.*

A QUELLE épreuve, ô ciel! il a mis mon courage!...
Sa fille!... Quel trésor eût été mon partage!
Il l'offroit à mes vœux; j'eusse été son époux...
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Émilie?... O devoir trop funeste!
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?...
Je ne sais; mais je sens qu'en mon cœur combattu,
Le consul, sa présence animoit ma vertu...
Que dis-je?... ah! malheureux! souviens-toi de ta mère.
Tu lui promis vengeance; il faut la satisfaire.
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglants,
Qui du séjour des morts réclament tes serments;
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue,
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc...
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,
Ma mère.... Votre fils ne sera point parjure.
Non, vous serez vengée.... et, de nouveau, j'en jure,
Rome, tu périras.... On ne te verra plus
A ton char insolent traîner les rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire, à ce prix, payer l'affront de vivre....
Et vous à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS, *seul.*

Crassus vouloit traiter ; Spartacus s'y refuse :
Seul il décide en maître... Et quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait.
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait.....
Oui, mon âme, en secret, combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine.
Je sens qu'au fond du cœur le trait est démeuré...
Crassus me promet tout, Crassus désespéré...

SCÈNE II.

SPARTACUS, les chefs de l'armée, NORICUS.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque ; et, par des cris de rage,
Du soldat frémissant l'impatient courage
Appelle le combat, et presse le signal.
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal.
Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.
(*A Noricus.*)
Rejoignez vos Gaulois ; mettez-vous à leur tête...
(*Aux chefs.*)
Que par chacun de vous, à son poste rendu,
Le signal du combat, l'ordre soit attendu...
Allez.

(*Noricus et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE III.

SPARTACUS, *seul.*

ENFIN mon cœur peut former l'espérance...

SCÈNE IV.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

LA fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS, *à part.*

(*A Albin.*)

Ciel! Émilie!... Albin, je ne la veux point voir. .
Volez, que de ces lieux...

ALBIN, *voyant entrer Émilie.*

La voici.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉMILIE, SPARTACUS.

SPARTACUS.

QUEL espoir,
Madame, quel dessein en mon camp vous ramène?
Le consul se rend-il, quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis.
Le salut de Crassus, celui de mon pays,
Voilà ce qui m'amène; et la fière Émilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier.

Je n'ai pour y venir consulté que moi-même.
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, est grand et magnanime,
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu?

ÉMILIE.

Non; et pour le salut de mon père et de Rome,
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,
J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander, et périr avec eux.
Mais toi-même, aujourd'hui, crains de souiller ta gloire;
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire;
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Égara le vainqueur et marqua son écueil.
Eh! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance:
Il s'honore sans doute en s'alliant à toi;
Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi)
Que d'avoir pu forcer les souverains du monde
A partager ce titre où leur orgueil se fonde,
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix?

SPARTACUS.

Ah! loin de Spartacus cet indigne partage!
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage?
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel,
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel

M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines.
Non... Tout est abattu sous les aigles romaines,
La terre gémissante appeloit un vengeur;
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur:
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah! de ce grand projet jugeant sans passion.
Connois-en, Spartacus, toute l'illusion.
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre?...
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre;
Et tu verrois bientôt l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour à tour, tour à tour opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus.
Les Romains sont ce peuple. En grands hommes féconde,
Bienfaitrice à la fois et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.
La guerre est moins cruelle et fait moins de ravage
Que cette affreuse paix, fille de l'esclavage;
Elle est pour les États le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique;
Son luxe insatiable engloutit les États;
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien ! si le poison de nos destins prospères
A pu corrompre en nous la vertu de nos pères,
De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le temps,
Viens ; par Rome adopté, sois un de ses enfants ;
Viens ; et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime,
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.
Tu sus vaincre ; il te reste une plus noble gloire ;
Fais croître l'olivier au champ de la victoire.
Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs :
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu suis, en furieux, une aveugle colère ;
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire ;
J'ose t'en conjurer, Spartacus, tu le doi.
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi...
Pour Émilie enfin ; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui ? moi, vous y confondre !... O ciel ! moi, vous haïr !
Ah ! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance :
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,
N'eût à sacrifier que son ressentiment !
Maître de se venger, on pardonne aisément ;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

ÉMILIE.

Cruel ! c'est donc par moi qu'il te faut commencer.
Tu me vois dans ton camp, mais tu peux bien penser
Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,

Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort ou le succès sont ce que je me doi...
(*Lui montrant un poignard.*)
Ce poignard....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Arrêtez.... Ciel!

ÉMILIE, *le poignard levé sur elle.*

J'attends ta réponse.
Sauve Rome et mon père, ou je péris... Prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix...

SCÈNE VI.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE.

ALBIN, *à Spartacus.*

Seigneur, tout est perdu;
Noricus aux Romains secrètement vendu,
Fond avec tous les siens, d'un côté, sur les nôtres,
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS, *à part.*

Ciel!

ALBIN.

Déja dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, *à Émilie.*

Perfide!...

ÉMILIE.

Vous croiriez?...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Je vole aux ennemis.
(*Il sort avec Albin.*)

SCÈNE VII.

ÉMILIE, *seule.*

QUE j'ai peu mérité ce reproche funeste!...
Mais, hélas! on combat, nul espoir ne me reste...
Malheureux Spartacus!... Ah! tu me connois mal...
Si tu voyois mon cœur en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triste Émilie....
C'est elle cependant qui t'arrache la vie;
En t'arrêtant ici, j'ai causé ton malheur...
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur....
(On entend le bruit d'un combat.)
Ciel!... Mais tout retentit du bruit affreux des armes...
Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes!
On force cette tente; et, le fer à la main,
Mon père... Ah! Spartacus, quel sera ton destin?

SCÈNE VIII.

CRASSUS, *suivi d'un gros de Romains;* ÉMILIE.

CRASSUS, *à l'un des Romains.*

ALLEZ; que la poursuite achève leur défaite:
Qu'à Spartacus surtout on coupe la retraite.
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi...
(A Emilie.)
Ah! ma fille...

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise..

CRASSUS, *l'interrompant.*

Non; j'ai connu ton zèle, et vu ton entreprise.

Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer;
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'âme flottante,
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable,
Que mon cœur envers lui se connoît redevable,
Et voudroit se montrer généreux à son tour;
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour...
Oui... Messala s'avance.

SCÈNE IX.

MESSALA, CRASSUS, ÉMILIE, *suite.*

CRASSUS, *à Messala.*

Eh bien! quelle nouvelle?
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle!

MESSALA, *à Crassus.*

Devant vous, à l'instant, vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala, qu'il se soit laissé prendre!
Eh! comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras:
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats;
Terrible, et tout couvert de sang et de poussière,
Des nôtres renverser l'impuissante barrière,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs,
Entouré d'un rempart de morts et de mourants.
Mais, presque seul, il voit deux légions nouvelles,
Qui, pour l'environner, développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.
Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue.
De rage, à cet aspect, sa grande âme est émue;
Il pousse un cri, s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein : la pointe étincelante
Perce de part en part, et sort toute sanglante.
Noricus à ses pieds roule en se débattant;
Le fer reste engagé dans son sein palpitant.
Le bras de Spartacus se trouve sans défense,
Et ce grand homme alors, cédant avec constance...
Mais le voici, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel spectacle, grands dieux!

SCÈNE X.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, *suite.*

CRASSUS, *à Spartacus.*

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus; mais votre âme inflexible et superbe

Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe.
De tout ce grand projet que reste-t-il ?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah ! si consultant moins une aveugle fureur..

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Brave-moi ; tu le peux. Réduit à son courage,
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus ; je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître ;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur ?...
(*A part.*)
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu ?

SCÈNE XI.

UN TRIBUN, SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, *suite.*

LE TRIBUN, *à Crassus.*

PRÈS d'ici ralliée, une troupe ennemie
Grossit à chaque instant et marche avec furie.
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS, *à quelques soldats de sa suite.*

Il faut la voir... Qu'ici Spartacus soit gardé.
(*Il sort avec Messala, le tribun et une partie de sa suite.*)

SCÈNE XII.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux gardes, en leur montrant Spartacus.*

JE veux l'entretenir. Sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.

(*Les gardes se retirent au fond du théâtre.*)

(*A part.*)

Que je me sens émue!...

(*A Spartacus.*) (*A part.*)

Spartacus!..... Ciel! il garde un silence glacé,
Un morne désespoir sur son front est tracé;
Il ne voit, n'entend rien.... Ce spectacle me tue...

(*A Spartacus.*)

Spartacus! ah! sur moi, du moins, tourne la vue.
L'excès de ma douleur ne peut te consoler;
N'importe.... Vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis que pourrois-je vous dire ?
Je suis vaincu, captif.... O ciel ! et je respire !
Me plaindrai-je d'un traître, immolé par mes mains,
Ou des dieux en courroux, protecteurs des Romains ?
Non, madame, la plainte est indigne d'un homme.
Sans accuser les dieux, ni Noricus, ni Rome,
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits :
Prêt à subir mon sort, je souffre et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche;
Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche....
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Ecoute-t-on l'amour en ces moments affreux ?
Et vous-même osez-vous....

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

Oui, cruel ! on l'écoute :
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas ! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi ! de la trahison vous au moins la complice,
Vous....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu ne le crois pas : non, tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien ! prouvez-le donc : et si je vous suis cher....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Parle, qu'exiges-tu ?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour!

SPARTACUS.

Ma honte se prépare;
Songez....

ÉMILIE.

Ah! pour aimer faut-il être barbare?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie!....
(*Avec indignation, en la voyant pleurer.*)
Vous répandez des pleurs.

ÉMILIE.

Non.... je n'en verse plus,
Spartacus.... Non, tes vœux ne seront point déçus;
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître;
Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,
Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir....
Il ne te reste plus, sans doute, qu'à mourir.
Annibal s'immola persécuté par Rome;
Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme:
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux....
Je te dois les moyens de mourir en héros.
(*Lui montrant un poignard.*)
Reçois donc ce poignard, dont je m'étois armée
Quand pour Rome tantôt justement alarmée....

SPARTACUS, *l'interrompant, et voulant prendre le poignard.*

Donnez.... Ah! ce présent ne se peut trop chérir!

ÉMILIE, *se frappant du poignard, et le lui présentant ensuite.*

Tiens....

SPARTACUS.

Ciel!...

ÉMILIE.

Prends!... C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *prenant le poignard.*

Trop généreuse, hélas!... trop cruelle Émilie!...
Qu'avez-vous fait? Faut-il qu'au prix de votre vie...,

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus?... Je me meurs.

SPARTACUS, *se frappant du poignard.*

Je vous suis....

(*Les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu brilier le poignard, les reçoivent tous deux.*)

SCÈNE XIII.

CRASSUS, SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs...
(*A Spartacus.*)
Que vois-je? juste ciel!... Quoi! ma fille... Ah! barbare...

SPARTACUS.

D'amour et de vertu ta fille exemple rare,
Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre:
Il vécut non sans gloire, et meurt en homme libre.

FIN DE SPARTACUS.

BLANCHE

ET GUISCARD,

TRAGÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre 1763.

PERSONNAGES.

Le comte de Guiscard.

Le comte Osmont, connétable de Sicile.

Siffrédi, grand chancelier.

Blanche, fille de Siffrédi.

Laure, amie et confidente de Blanche.

Rodolphe, frère de Laure, et confident de Guiscard.

Gardes.

La scène est à Palerme, ville de Sicile, dans le palais des rois, pendant les deux premiers actes, et à Belmont, maison de plaisance de Siffrédi, aux portes de Palerme, pendant les trois derniers.

BLANCHE ET GUISCARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à part.*

O jour pour la Sicile à jamais déplorable !
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable !
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours.

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages ;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi !
Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi
Qu'alors que nous voyons, de cette haute sphère
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,
Tomber ces dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous :
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'âme glacée une sombre épouvante....

Je ne sais, chère Laure.... en ce fatal moment
Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du roi la sage politique;
Mais, s'il nous est ravi, le trône est à sa sœur.
Le connétable Osmont a toute sa faveur;
Tu connois sa fierté, son arrogance extrême :
Ministre de l'état et magistrat suprême,
Mon père contre Osmont a souvent éclaté.
Inébranlable appui de ce trône agité,
Son zèle toujours pur, son cœur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont long-temps divisé le connétable et lui.
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui....

LAURE, *l'interrompant.*

Quoi! leur réunion n'est-elle pas sincère?
Hier, vous le savez, Osmont et votre père,
Tous deux, dans ce palais, s'entretinrent long-temps,
Et parurent sortir l'un de l'autre contents.
Osmont est trop altier, pour daigner se contraindre :
Siffrédi, votre père, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais il est dans l'État deux partis ennemis.
Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis.
Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer peut-être.

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment!
Vous savez si Guiscard est cher à votre père?

BLANCHE.

Ah! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire!

Mais, jusqu'ici, d'où vient qu'éloigné de la cour
A Palerme, avec nous, il n'est pas de retour?
Mon cœur languit privé d'une si chère vue.

LAURE.

Sa présence à vos vœux sera bientôt rendue;
Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais; mais pour moi Guiscard est un mystère.
Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour père,
Qu'aux champs de l'Idumée un saint zèle entraîna,
Et que des Sarrasins le fer y moissonna.
De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon père dans le fils honora la mémoire.
Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur:
Il servit à Guiscard et de père et de maître;
Mais ce héros, enfin, dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi, dès ses plus jeunes ans,
N'a-t-il point à son fils laissé quelques parents?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille:
Dans l'âme de mon père, émue à son aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.
Ton frère, qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie?

LAURE.

Comme vous, il balance; et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité.
Mais Guiscard, plein d'ardeur, sans former aucun doute,
Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route:

Il se plaint que le ciel, de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus.... Daigne ne me rien taire;
Il parle donc de moi quelquefois à ton frère?

LAURE.

Dans tous leurs entretiens, d'accord avec son cœur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah! tu ravis mon âme.... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non, non, de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître,
Plus que je ne vous dis, le comte est occupé;
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé
Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même.
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême;
Non cet amour qui règne en un cœur amolli,
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili;
Mais ce céleste feu, cette divine flamme,
Qu'un digne objet allume et qui porte en notre âme
De toutes les vertus le germe précieux,
Le plus beau des présents que nous ont fait les cieux,
Des grandes actions source heureuse et féconde,
L'âme, à la fois, la gloire et le bonheur du monde.

BLANCHE, *à part.*

O vertueux ami!

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh! que dit-il de lui, chère Laure?

LAURE.

Il assure
Que, par les heureux dons qu'il tient de la nature,
Guiscard honoreroit le sang même des rois;
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits;
Qu'ardente, courageuse et vraiment magnanime,
Son âme du héros a l'empreinte sublime;
Que toutes les vertus, dont brille en lui la fleur,
Rare présent du ciel, ont leur germe en son cœur;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramène et se rend la plus forte.

BLANCHE, *vivement.*

Il ne le flatte pas!... Ah! pour un tendre cœur,
S'il est, ma chère Laure, un plaisir enchanteur,
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même;
Notre âme éprouve alors un si doux sentiment!
C'est louer plus que nous que louer notre amant.

LAURE.

On vient.... C'est votre père.

SCÈNE II.

SIFFREDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à un homme de sa suite, en dehors, et qu'on ne voit pas.*

Ici je vais l'attendre....

(A Blanche.)

Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du roi,
Mon père?

SIFFRÉDI.

Des mortels il a subi la loi.
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des foibles humains le juge incorruptible
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,
Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort d'un vol bien prompt l'a conduit à son terme.

SIFFRÉDI.

Il l'a vu s'approcher, mais d'un œil toujours ferme,
Ne demandant au ciel qu'un moment de retard,
Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, *avec une émotion marquée.*

Guiscard!... le roi!... mon père?

SIFFRÉDI.

Eh bien! au nom du comte,
Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble et cette émotion?

BLANCHE, *avec embarras.*

Mon père.... il est le fils de votre adoption.
Je prends part à son sort comme à celui d'un frère.

SIFFRÉDI.

Il suffit. Laissez-moi; vous saurez ce mystère.

(*Blanche sort avec Laure.*)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI, *seul.*

Ciel! que dois-je penser, et que viens-je de voir?
S'aiment-ils?... O malheur que j'aurois dû prévoir!
Oui, son trouble a trahi le secret de son âme....
Ah! qu'ils n'espèrent pas que j'approuve leur flamme.

Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi.
De l'hymen de Constance on lui fait une loi.
Le repos de l'État sur cette loi se fonde;
Et, s'agît-il pour moi de l'empire du monde,
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs, Blanche est promise. Osmont m'a fait parler.
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable.
Ma fille pour époux aura le connétable.
Cet hymen politique est un point arrêté :
Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente :
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas
Qui, portant dans ses mains le destin des États,
Plein des vils sentiments que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un empire!...
Mais le comte paroît.... Je vais lire en son cœur.

SCÈNE IV.

GUISCARD, SIFFRÉDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur.
La nouvelle à Palerme en est déja semée,
Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas! ce roi chéri de tous?
La mort nous le ravit.

SIFFRÉDI.

Oui; le ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare:
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
A conquérir les cœurs mit son ambition,
Et qui, bon sans foiblesse, en mérita le nom :

Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous somme
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes.
Du trône il écarta ces mortels bas et faux,
Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le prince écoute et mésestime.
Il fut sourd à la brigue ; il tenoit pour maxim
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,
Un ami qui l'afflige au flatteur qui lui plaît.
On ne vit point, au sein de l'horrible misère,
Le laboureur gémir du bonheur d'être père,
Ni du luxe, engraissé de son sang précieux,
Les palais insolents s'élever jusqu'aux cieux.
Protecteur éclairé des talents, du génie,
Encourageant les arts, animant l'industrie,
Sachant récompenser et punir à propos,
Père, enfin, de son peuple, il fut plus que héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces ;
Mais du palais désert les courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFRÉDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier roi,
Et fille du tyran qui, dans le grand Mainfroi,
S'immola le héros et l'aîné de sa race ?

SIFFRÉDI.

Ce tyran détesté, que le meurtre et l'audace
Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur ;

D'un déluge de sang il couvrit la Sicile :
Enfin, après deux ans d'un règne peu tranquille,
Guillaume le cruel emporta chez les morts
Cet odieux surnom, son crime et ses remords.
Au roi que nous pleurons il laissa la couronne.
Constance en est la sœur, et toutefois au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh ! qui peut donc prétendre à de si haut destins ?

SIFFRÉDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire ?

SIFFRÉDI.

Oui ; le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé ;
Un prince reste encor de ce sang renommé
Dont un âge barbare emprunta tout son lustre.
Ah ! de tant de héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler.

SIFFRÉDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A crû, dans le silence, en vertus, en années.
On lui cacha toujours ses hautes destinées ;
Mais le roi vient, enfin, par sa suprême loi,
De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi.
Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD, *à part.*

Heureux jeune homme ! sors de ton obscur asile ;
Vois tous tes ennemis tremblants, humiliés :

Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds....
La fille de ce monstre assassin de ton père !

SIFFREDI.

Ah ! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire !
Constance a dans ses mains les forces de l'État ;
Le connétable Osmont lui répond du soldat ;
Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'État, encor fumant de ses ruines.
Si le prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immelé
Préviendra des esprits le funeste partage,
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage.
Le roi vient, en mourant, d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentiments je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance
On puisse de son cœur vaincre la résistance.
Eh ! que craindre après tout ? il a pour lui, seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute, sa valeur.
S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang.
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
Courons vers lui, seigneur. Ah ! digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses aïeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux
Sur le théâtre obscur d'une scène privée
Confine les vertus de son âme élevée,
Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom

SIFFRÉDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, *vivement.*

Mon cœur répond du sien. Oui, seigneur, sans effort
De mon état obscur je m'élève à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carrière,
Mon âme, avec transport, s'élançant toute entière,
Brûleroit d'égaler, en vertu comme en rang,
Ces héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFRÉDI.

Eh bien! hâtez-vous donc de marcher sur leur trace....
(A part.)
Et vous dont il promet d'être la digne race,
Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins....
(A Guiscard.)
O vertueux Guiscard! noble fils de mes soins,
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zèle
Vous offre le premier un hommage fidèle.

GUISCARD.

Siffrédi, je serois....

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

L'héritier de nos rois.
Oui; vous êtes celui dont le ciel a fait choix,
Sur tous ceux que nourrit cette île valeureuse,
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

Qui? moi! triste orphelin, abandonné de tous,
Sans support, sans parents, et sans amis que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
A ce jour éclatant du premier rang du monde?...

Ne m'abusé-je point?... Moi le fils de Mainfroi!
Moi le sang d'un héros! et le trône est à moi!...
(A part.)
O Blanche!

SIFFRÉDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire....
(A part.)
O ciel! qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des héros dont je sors;
Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,
Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon cœur, toujours égal, en soutienne le poids....
(A Siffrédi.)
Je sens, ô Siffrédi, tout ce que je vous dois;
Respectable vieillard, soyez toujours mon père:
Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'État.
Je présumerois trop, et serois un ingrat
Si, novice au grand art de régir un empire,
Je me chargeois sans vous du soin de le conduire.

SIFFRÉDI.

Si la Sicile en vous, seigneur, trouve un bon roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi.

GUISCARD.

Mais quelle est donc du roi la volonté dernière?

SIFFRÉDI.

A sa sœur, qui du trône eût été l'héritière,
Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

A quel titre peut-il m'imposer cette loi?

SIFFRÉDI.

Cet hyménée importe à l'État, à vous-même.
Oui, si vous n'élevez Constance au rang suprême,
Craignez de son parti le dangereux éclat :
Leurs mains ébranleront et le trône et l'État.
Quant à moi, qui chéris avant tout la patrie,
Je ne vous cache pas qu'au péril de ma vie
J'appuierai cet hymen ordonné par le roi.

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFFRÉDI.

Un autre à vos refus doit avoir la couronne.
C'est le roi des Romains.

GUISCARD.

Mais le sang me la donne.
Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFFRÉDI.

Ah! sire....

GUISCARD, *l'interrompant.*

C'est assez.... Mon père, une autre fois
Des secrets de mon cœur je pourrai vous instruire :
Permettez, cependant, qu'un moment je respire;
J'ai besoin d'être à moi.

SIFFRÉDI.

Sire, il faut qu'au sénat
Les barons du royaume et les grands de l'État
Viennent rendre à leur maître un légitime hommage.
(*A part.*)
Je vais les assembler... Que de maux j'envisage!
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

GUISCARD, *seul.*

Moi l'époux de Constance!... Ah! pour elle mon cœur
Sentoit, sans se connoître, une invincible horreur....
Écartons loin de moi cette funeste idée;
D'un plus doux sentiment mon âme est possédée.
Je puis donc à mon tour me montrer généreux!
O cher et digne objet d'un amour vertueux!
Tu n'as point estimé mon cœur par ma fortune;
Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,
A sur moi, sans rougir, abaissé son regard:
Enfin, voici le jour du trop heureux Guiscard!
Ton amant à tes pieds va mettre un diadème.
O félicité pure! ô volupté suprême!
Blanche, ma chère Blanche, un trône t'étoit dû:
Je vais, en t'y plaçant, couronner la vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD.

Un roi de son sujet essuyer cette injure!

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur? Vous paroissez interdit, égaré:
Tout retentit ici de votre nom sacré,
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie?

GUISCARD.

Eh! que m'importe, hélas! cette joie et ces cris?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis:
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son père elle remît ce titre
De mon cœur, de ma foi le garant et l'arbitre;
Eh bien! ce titre auguste, entre ses mains livré,
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,
De Constance!

RODOLPHE.

Eh! comment?...

GUISCARD, *l'interrompant.*

En ce moment, peut-être,
Blanche pleure, gémit; Blanche me nomme traître:
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, seigneur, au sénat que s'est-il donc passé?
Son père...

GUISCARD, *l'interrompant.*

A quel excès il a porté l'audace!
Apprends son attentat. Chacun avoit pris place,
Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang.
Non loin de moi, Constance, assise au second rang,
D'un œil présomptueux regardoit la couronne.
Siffrédi, chef des lois et l'organe du trône,
Après avoir, de l'œil, pris mon commandement,
En présence de tous ouvre le testament,
Où, m'appelant au trône acquis à ma naissance,
On me fait une loi de l'hymen de Constance.
« Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain.
« Voici l'acte, signé de sa royale main,
« Où sa foi, sa couronne à Constance est promise. »
Plein de rage, à ces mots, autant que de surprise,
Mon esprit indigné méditoit un parti,
Quand d'acclamations la voûte a retenti.
Un applaudissement, une joie unanime
Se peint sur tous les fronts; chaque bouche l'exprime:
Constance est à mes pieds... Interdit et confus,
Comment en ce moment annoncer mes refus?
A peine sur le trône et sans expérience,
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,
Comment m'opposer seul au vœu de tout l'État?
Que dirai je?... Peut-être il falloit un éclat.

Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même;
Mais j'ai dans Siffrédi respecté ce que j'aime:
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours;
Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours.
Par égard... par prudence... enfin, l'âme troublée,
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée.
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!
Au rang des spectateurs par son père placée,
Cette scène cruelle à ses yeux s'est passée.
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber.
A mes regards bientôt on l'a su dérober.
Prompt à désabuser son âme prévenue,
J'ai volé vers ces lieux... O douleur qui me tue!
Sans doute, Siffrédi prévoyoit mon dessein:
Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme : il vous sera facile...

GUISCARD, *l'interrompant.*

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...
Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,
Je lui rende moi-même et le calme et l'espoir,
Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,
(*Voyant entrer Siffrédi.*)
Je veux par une lettre... Ah! voici ce barbare!

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD, *à Siffrédi.*

Oses-tu bien encor paroître devant moi,
Téméraire vieillard?... Viens-tu braver ton roi?
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné, qu'irrite ta présence...
Fuis.

SIFFRÉDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux.
Si je puis à ce prix sauver l'État et vous,
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, *à part.*

Insupportable outrage!...
(*A Siffrédi.*)
Fuis, te dis-je: ... j'ai peine à contenir ma rage.

SIFFRÉDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grâce à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi:
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage.
Tu m'as ravi le mien... Eh! que pense, cruel,
Le respectable objet d'un amour mutuel,
Qui crut en recevoir l'inviolable gage?
De ce gage sacré qu'as-tu fait? quel usage?

SIFFRÉDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing;
J'ai dû vous supposer un généreux dessein;

J'ai dû, pour le remplir, consulter votre gloire;
C'est elle, et non l'amour, que j'en ai voulu croire.
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu:
J'ai fait, enfin, pour vous ce que vous avez dû;
Et, ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD

Ah! trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Être perfide amant et fils dénaturé,
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre... Au surplus, je t'annonce
Que si dans mon dessein j'étois moins arrêté,
Tu l'aurois affermi par ta témérité;
J'en jure... Le destin n'est pas plus immuable.

SIFFRÉDI.

Mais daignez voir, au moins, quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein.
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain;
Sur votre tête encor la couronne est flottante...
Constance a dans l'armée une brigue puissante,
Et du roi des Romains elle aura les secours.
Vous hasardez l'État, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur déteste,
Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux!...
(*A part.*)
Vous ne rougirez point, ô mânes d'un héros!
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance!...
(*A Siffrédi.*)
Loin d'un cœur généreux ta timide prudence!

On n'asservira point mon trône ni mon cœur;
De Constance, d'Osmont je brave la fureur.
Malheur aux factieux qui prendront leur défense !
Cette main, qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang.
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous, jusques à toi, sentiront ma furie.

SIFFRÉDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie.
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,
Sire, épuisez sur moi tous vos ressentiments.
Peut-être que plus calme, alors, votre âme auguste
Sentira qu'il est grand, je dis plus, qu'il est juste
Que tout intérêt cède et soit sacrifié
Au salut d'un grand peuple, à vos soins confié;
Que le premier bonheur d'un roi, digne de l'être,
Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître;
Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,
C'est son peuple, avant tout, que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes;
Mais j'en connois aussi les bornes légitimes,
Et j'envierois le sort des moindres citoyens,
Si, maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.
Je ne souffrirai point, Siffrédi, qu'on me brave;
C'est un père qu'un roi; tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFREDI.

L'esclave du devoir... Ah ! sire, écoutez-moi...
Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi,
Celui qui fut ton père et forma ton jeune âge,
Et qui, pour ton honneur, pour ton seul avantage,
Repousse constamment l'appât le plus flatteur

Qu'offre l'ambition aux désirs d'un grand cœur;
Qui refusant (dût-il en être la victime)
Ce qu'un autre peut-être eût acheté du crime,
A ta haute faveur préfère ton courroux...
(Il se jette aux pieds de Guiscard.)
Vois ton ami, ton père embrassant tes genoux,
Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même.
A tes pieds, avec moi, vois un peuple qui t'aime,
Et que le ciel confie à tes soins paternels,
Citoyens, magistrats, ministres des autels;
Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
Qui nourrissent l'État et supportent la faim:
Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,
Et l'époux et l'épouse et la mère et la fille,
Tout un grand peuple, enfin, composant ta famille,
(Car les sujets des rois sont leurs premiers enfants)
Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblants:
« Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine;
« Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
« Abandonner encor nos champs et nos cités?..
« Ah! pour d'autres exploits que nos calamités,
« Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre!... »
Résisterez-vous donc à cette voix si tendre?
Eh! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
Peut balancer son peuple en l'âme d'un bon roi?
(S'apercevant que Guiscard s'attendrit.)
La vôtre... Mais, seigneur, je vois qu'elle est émue;
Ah! ne dérobez point ces larmes à ma vue:
L'orgueil du trône, hélas! n'est que trop inhumain.
GUISCARD, *attendri et le relevant.*
Lève-toi, Siffrédi; ton roi te tend la main...

Mes peuples me sont chers : je connois tes services;
Mais tu m'as mis, cruel! entre deux précipices.
A Constance engagé par toi dans le sénat,
Détruire son espoir c'est hasarder l'État.
A cet engagement si je veux satisfaire,
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon père;
Et, de tous les côtés, déchiré, combattu,
La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu...
(*Après une petite pause.*)
C'est à toi, Siffrédi, de venir à mon aide :
Ton zèle a fait le mal; j'en attends le remède.
Il faut que demain même, au sénat assemblé,
De ta témérité le secret dévoilé,
D'un odieux hymen pour jamais me dégage.
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
Je redouterai peu Constance et ses amis :
Qui rend un peuple heureux le voit toujours soumis.
Je veux, dans mes projets si le ciel me seconde,
Que de la foi du mien son amour me réponde.

SIFFRÉDI.

Seigneur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Sans répliquer, obéis. A ce prix
Ton maître te pardonne et redevient ton fils.

SIFFRÉDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne,
Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne :
Incapable, seigneur, des souplesses de cour,
On ne me verra point, par un lâche retour,
Plier mes sentiments aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître....

Tu voudrois que, prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fût, sur le trône, un fantôme de roi?
Mais ne t'en flatte pas... Adieu, quoi qu'on projette,
Constance ne sera jamais que ma sujette...
Toi, rends grâce à l'amour dont mon cœur est épris,
Qui te protège encor lorsque tu le trahis.

(Il sort avec Rodolphe.)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI, *seul.*

Ah! c'est cet amour seul qui confond ma prudence;
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance.
Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,
C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs...
O de la passion aveuglement extrême!
Le prince est le premier à se tromper lui-même;
Et, lorsqu'il n'est que foible, il se croit vertueux.
Son caractère est vif, ardent, impétueux,
Et je crains de l'État l'embrasement funeste.
Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...
Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi?
Ne songeons qu'au salut de l'état et du roi...
L'espoir nourrit l'amour... Détruisons l'espérance.
De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance.
J'ai promis... Mais il vient.

SCÈNE IV.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT.

La Sicile, seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.

Oui, l'heureuse union du prince avec Constance,
Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence,
Apporte enfin le terme à nos dissentions.
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions,
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auroient de sang encore inondé la Sicile.
O vertueux ami, je vous connoissois mal!...
Mais tel est des partis l'aveuglement fatal
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice;
De mes préventions je connois l'injustice,
Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,
De parti que l'État, d'intérêt que le sien.

SIFFRÉDI.

A cet aveu, seigneur, magnanime et sincère,
On reconnoît une âme au-dessus du vulgaire.
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours,
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

Votre amitié, seigneur, est un bien qu'il désire...
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire;
Et, d'un ami commun si j'en crois le rapport,
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.
Ce bonheur...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Je rends grâce au ciel qui me l'envoie :
Vous honorez ma fille; et je vois avec joie
Le repos de l'État par nos nœuds affermi...
(Il embrasse Osmont.)
J'embrasse en vous, seigneur, mon gendre et mon ami.

OSMONT.

Vous comblez mes désirs : Blanche a touché mon âme;
Mais pour elle brûlant d'une secrète flamme,

J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amants,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFFRÉDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées
Dont la raison d'État fixe les destinées;
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon, cependant, seigneur, qu'auprès de vous
Je presse le moment d'une heureuse alliance.
Chaque instant est un siècle à mon impatience.

SIFFRÉDI.

Il importe à l'État que nous soyons unis;
J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
Ma fille est à Belmont. Venez, sans plus attendre.
Auprès d'elle, avec vous, je consens à me rendre.
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main, sans bruit et sans délais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène est à Belmont.)

SCÈNE I.

BLANCHE, *seule.*

O BARBARE Guiscard ! ô cœur plus qu'infidèle !
Ame tout à la fois et parjure et cruelle !
Voilà donc ces serments, ces vœux et cette foi
Que tantôt... Tu blâmois mon trouble et mon effroi...
Ainsi donc, ce matin, quand mon âme glacée
Présageoit le malheur dont j'étois menacée,
Ton cœur, sous un faux air de générosité,
Masquoit la perfidie et l'inhumanité !
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente...
Hélas ! sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés
A leur triste grandeur les rois sont enchaînés ?
Blanche en auroit gémi ; mais, moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu peut-être : un tendre souvenir
Eût rempli les moments de son triste avenir ;
Ton image en mon cœur eût demeuré gravée.
Au faîte de l'espoir tu m'as donc élevée
Pour offrir à mes yeux l'abîme plus profond !
Ah ! cette cruauté m'accable et me confond...
Guiscard, tu n'as point eu cette bassesse extrême...
Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...

Non... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus, sous le faux nom d'honneur;
Mais l'orgueil, l'intérêt qui de ce monde est l'âme,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme...
Guiscard, à qui mon cœur élevoit des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels!
Ah!.. Mais mon père vient... Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble?

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE.

SIFFRÉDI, *voyant Blanche en pleurs.*

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs:
Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs.
De ce cœur paternel la facile tendresse
D'un œil compatissant regarde ta foiblesse;
J'espère, cependant, en ta noble fierté:
Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté.
C'est dans l'obscure nuit que la lumière brille;
Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah! je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFRÉDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison:
Ma fille n'a pas dû, sans moi, disposer d'elle;
Mais ton père est sensible à ta peine cruelle;
Sous le poids du reproche il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le ciel voulut combler,
Ses grâces, ses vertus ont fait naître ta flamme;
J'aurois dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah ! traitez votre fille avec plus de rigueur :
Votre bonté m'accable et me perce le cœur ;
Puis-je verser, hélas ! des larmes trop amères ?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des pères.

SIFFRÉDI, *la serrant dans ses bras.*

Viens dans mes bras, ma fille... O toi ! dans tous les temps
L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans ;
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu ?... Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... dites, seigneur... qu'exigez-vous de moi ?

SIFFRÉDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que pour son roi
Toujours de mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrît l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah ! cet espoir, seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFFRÉDI.

Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit ?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisable héros,
Il dût, pour être à toi, hasarder sa couronne ?
Crois-tu que, pour placer ma fille sur le trône,
Mon devoir eût souffert qu'on t'ouvrît nos tombeaux ;
Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux,
La discorde cruelle embrasât ma patrie ;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie ?
Jamais à ce projet je n'aurois consenti.

Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton père et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra.... Mais qu'est-ce qu'ils demandent?

SIFFRÉDI.

Je connois ta vertu : c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps.
Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire ;
Tu dois les prévenir, et déja j'aime à croire
Que tu n'as plus que zèle et respect pour ton roi.
Mais ce n'est pas assez. On ne vit pas pour soi :
Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,
Plus il nous met en butte à ce juge sévère,
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,
Console sa bassesse en médisant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il?

SIFFRÉDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre.
Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur,
Et, coupant à l'espoir sa dernière racine,
Prendre un illustre époux, que ma main te destine.

BLANCHE

Ciel! un époux à moi, mon père?

SIFFRÉDI.

Au plus haut rang
Osmont joint le mérite et la splendeur du sang.
Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon père! daignez....

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, ma fille.
Cet hymen est pour vous l'asile de l'honneur.
Il vous faut un époux qui soit un protecteur,
Qu'impunément ne puisse offenser le roi-même
Tel est le connétable. Il est puissant, vous aime....
(Voyant, de nouveau, Blanche en pleurs)
Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,
Ma parole est donnée : elle doit s'accomplir,
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah ! seigneur !... ah ! mon père!
Si jamais à vos yeux votre fille fut chère,
Si de ma mère en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon bonheur vous fîtes des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFFRÉDI.

Je vous l'ai déja dit, ma parole est donnée :
Il le faut.... c'est en vain.

BLANCHE, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père !

SIFFRÉDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non.... mes tremblantes mains embrassent vos genoux :
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes ?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur
Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.
Qu'exigez-vous, ô ciel ! Votre rigueur ordonne
Que n'étant point à soi, votre fille se donne.

C'est me percer le sein.... c'est outrager Osmont.
Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un affront.
Souffrez que, loin du monde, à jamais retirée,
Je traîne de mes jours la pénible durée....
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,
Vous ne devez pas plus en disposer sans moi.
Mon père, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres....
Rompre à la fois mes nœuds, et m'en imposer d'autres,
C'est exiger de moi par-delà mon devoir.
Je dis plus : cet effort surpasse mon pouvoir.
Peut-être avec le temps je le pourrai, mon père.
Le ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du temps.... ou bien prenez mes jours;
Prenez-les, terminez leur déplorable cours;
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.

(*Voyant que Siffrédi s'attendrit.*)

Mais j'aperçois des pleurs que mon père dévore;
Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFFRÉDI, *avec un effort marqué.*

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah! ne repoussez pas un mouvement si tendre.

SIFFRÉDI, *la relevant.*

Levez-vous... Je vous plains! mais gardez-vous d'attendre
Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur
L'intérêt de l'état et celui de l'honneur.
L'un et l'autre ont parlé.... la pitié doit se taire;
Et, par tout le pouvoir dont le ciel arme un père,
Je veux être obéi.... Blanche, préparez-vous
A recevoir Osmont en qualité d'époux.
Je vais l'amener.

BLANCHE, *à part, avec l'air abîmé de douleur.*

Ciel!

SIFFRÉDI, *à part.*

O nature trop forte!
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte!
Qu'il en coûte à mon cœur!... Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, *avec chaleur.*

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon père.

SCÈNE III.

LAURE, BLANCHE, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI, *à Laure.*

Venez, Laure, et d'une triste amie
Rendez, par vos conseils, l'âme plus affermie :
Ramenez au devoir un cœur trop égaré;
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

Non, ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose....
Quel amour est trahi! quel devoir on m'impose!
Ah! Laure....

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs :
Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame? Ah! c'est trop peu ressentir votre injure!
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute.... Mais, hélas ! crois-tu qu'ainsi soudain
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain ?
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,
Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer ?
Long-temps on aime encore en rougissant d'aimer.
On veut que je me force à l'horrible contrainte
De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon cœur, malgré moi, toujours chère !...
Où fuir ?... où me cacher aux humains, à mon père ?
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensévelir mes jours, moissonnés dans la fleur ?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos vœux si funeste ?
Quel époux ?

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste ?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi.
C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi :
Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh bien ! vous êtes outragée :
Ce jour a vu l'affront ; il vous verra vengée !

BLANCHE.

Vengée ! hélas ! sur qui ? sur Guiscard, ou sur moi ?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce cœur vil et faux.

BLANCHE, *vivement.*

Non, il ne peut pas l'être;
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître:
Nous lui faisons injure.

LAURE.

O ciel! que dites-vous?
N'a-t-il pas à Constance, en présence de tous.....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Il est trop vrai!... Je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

Quoi! ce matin, madame, avec un soin extrême,
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,
Et c'est pour vous trahir! et, pour comble d'outrage,
Devant vous hautement à Constance il s'engage!
Il veut que vous soyez témoin de votre affront.
Votre ressentiment ne peut être trop prompt....
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, *à part.*

Ah! parjure!

LAURE.

Pouvez-vous balancer?

BLANCHE.

Dès demain?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh! qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son cœur,
Le cri du sang d'un père et le remords vengeur!...
Laure, je veux t'en croire : un fier dépit me guide....
(*A part.*)
Tu me regretteras, homme lâche et perfide!...

(*A Laure.*)

Oui, mon hymen fera son tourment et le mien :
Il a trahi mon cœur ; j'ai mal connu le sien.
D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime,
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former,
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentiments que j'attendois de Blanche.
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'épanche ;
Mais gardez au-dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter !
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie....

(*A part.*)

Quelle joie !... ah ! cruel ! à quel nœud détesté
Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté !

LAURE.

Osmont a des vertus : le sang de ses ancêtres,
En ses veines transmis, est le sang de nos maîtres ;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

Ne parle point de lui ;
Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard : dis-moi bien que c'est un infidèle.
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancelle.

LAURE.

Songez que votre père....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Oui, j'afflige son cœur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE, *apercevant Siffrédi.*

Il vient.

BLANCHE, *voyant Osmont avec Siffrédi.*

Osmont le suit.... O contrainte! ô supplice!
Un père exige, ô ciel! cet affreux sacrifice!

SCÈNE V.

SIFFRÉDI, OSMONT, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

Ma fille, de ma main recevez un époux,
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous;
Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre,
Faire, au gré de mon cœur, son bonheur et le vôtre!

OSMONT, *à Blanche.*

Le choix de votre père autorise mes feux,
Madame; mais ce choix ne peut me rendre heureux
Si le cœur, où j'aspire, en ma faveur ne penche.
Croirai-je que, du moins, la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau nœud?

BLANCHE.

Seigneur... l'obéissance... un père... son aveu...
(*A part.*)
Je me meurs!

OSMONT, *à part.*

Ciel!

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

(*A part.*)
Ma fille!... A peine elle respire!

BLANCHE.

(*A Laure.*)
O mon père!... Aide-moi.... je ne puis me conduire.
(*Elle sort avec Laure, qui la soutient.*)

SCÈNE VI.

SIFFRÉDI, OSMONT.

SIFFRÉDI.

Je la suis; pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BLANCHE, *seule.*

C'en est donc fait, hélas! un nœud fatal me lie!
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie!...
Puisse mon père un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher!
Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe,
M'a-t-il dit?... A ce mot mon courage succombe;
J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.
Oh! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur
Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main tremblante?
J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts;
Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts;
Tout sembloit s'écrouler... Illusion trop vaine!
La mort que j'invoquois n'a point fini ma peine;
Je vis... et, par mon cœur, en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

SCÈNE II.

LAURE, BLANCHE.

LAURE, *avec un air troublé, et tenant un billet à la main.*

MADAME.....

BLANCHE.

O ciel! quel trouble!

LAURE.

Ah! je suis confondue!

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue.
Ai-je quelque malheur encore à redouter?
Ce billet...

LAURE, *l'interrompant.*

Quels regrets il pourra vous coûter!
Quels reproches, hélas! vous aurez à me faire!

BLANCHE.

Je tremble... explique-toi.

LAURE.

Mon frère...

BLANCHE.

Eh bien! ton frère?

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins.
Guiscard a confié ce billet à ses soins,
Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi! Guiscard... il m'écrit?... Croit-il par une lettre.....
Voyons, Laure... Mais, non... mon cœur m'en presse en vain:
Non, je ne lirai point un billet que sa main...

(*A part*

Eh ! que peut-il me dire ?... Ah ! d'une infortunée,
Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard ! irriter les tourments :
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes serments ;
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frère ose vouloir justifier son maître.
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité.
Il alloit, plus au long, m'expliquer ce mystère :
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre père
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O ciel ! que me dis-tu ?
Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu ?
N'importe... cette lettre... il faut la lire... Donne,
(*Prenant la lettre.*)
Ah ! donne... Ma main tremble, et tout mon corps frissonne.
Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein !...
Mais lisons....
(*Elle lit.*)
« De ton cœur je conçois les alarmes,
« Chère Blanche !.. (*Elle s'arrête.*)
Ah ! mes yeux se remplissent de larmes.....
(*Elle continue de lire.*)
« Je brûle de te voir et de les dissiper ;
« L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper :
« Un cœur chéri du tien n'est ni lâche ni traître.
« Je volerai vers toi, dès que j'en serai maître...

« Ton père... A quel excès, ô ciel ! il s'est porté !...
« Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
« Repose-toi du soin de notre destinée.
« Crois qu'à toi, pour jamais, la mienne est enchaînée,
« Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
« Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort.... »
(*A part, après avoir lu.*)
Jamais, hélas ! jamais... Qu'ai-je fait, malheureuse ?
Il accuse mon père... O conjecture affreuse !
Cet écrit, par moi-même, entre ses mains remis...
Quoi ! sans l'aveu du prince, il auroit... J'en frémis !
(*Relisant.*) (*A part.*)
« Tantôt tu sauras tout... » Ah ! si je te suis chère,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystère,
Guiscard !... Ah ! par pitié, laisse-moi mon erreur....
Quel est donc mon destin ? Ciel ! quelle en est l'horreur,
Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie !
O dépit insensé ! trop aveugle courroux !
Un instant a donc mis un abîme entre nous !
De sa fidélité j'avois mille assurances :
En devois-je sitôt croire les apparences ?
Devois-je me hâter de nous perdre tous deux ?
C'est toi qui l'as voulu, père trop rigoureux !
De ton âge endurci la cruelle prudence,
Un moment de dépit, un désir de vengeance...
(*A Laure.*)
Toi-même, Laure, hélas ! ta fatale amitié...
Vous m'avez tous trahie... et mon cœur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zèle ;
Guiscard, au fond de l'âme, a pu rester fidèle ;

Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert?
L'amour est moins timide en un cœur magnanime:
Le sien, n'en doutez pas, faux ou pusillanime...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor précipité.
Dans l'abîme déja c'est toi qui m'as poussée;
Par mon père, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai cru tous deux. (O repentir trop vain!)
L'affreux remords habite et déchire mon sein.
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
J'éviterai le roi... Mais, hélas! cette lettre...
Ah! comment l'oublier?... et me vaincre et me fuir? ...
Que Guiscard soit fidèle, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais. Oui, dans la solitude,
Faisons-nous de nos maux une triste habitude:
Gémissons en secret et dévorons mes pleurs;
Surtout à mon époux cachons bien mes douleurs:
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déja trop bien lu dans mon âme;
Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre, inquiet;
Il sembloit de mon cœur épier le secret.
S'il en est encor temps, qu'à jamais il l'ignore...
Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore,
Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat;
Éprouver au-dedans un douloureux combat,
Et montrer au-dehors un front calme et paisible...
Oh que la vie alors est un fardeau pénible!

LAURE, *voyant arriver Guiscard.*

Le roi paroît.

BLANCHE, *voulant s'enfuir.*

Fuyons... O ciel! mes pas tremblants...

SCÈNE III.

GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

GUISCARD, *à Blanche, en se jetant à ses pieds.*

Le voilà donc passé ce siècle de tourments;
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.

Il ne m'appartient plus de vous y voir encore,
(*A part.*)
Le temps en est passé... Levez-vous, sire... Hélas!

GUISCARD, *se relevant.*

Libre des soins cruels qui retenoient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon âme
Exhaler les transports de sa brûlante flamme...
Mais quel est cet accueil et d'où naît ta froideur?
M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur?
Que l'apparence, ô ciel! jusque-là te prévienne!
Ton âme ne t'a pas répondu de la mienne?

BLANCHE, *confuse et embarrassée.*

Seigneur...

GUISCARD.

Je vois encor ton esprit incertain.
Sache donc que ton père, abusant de mon seing,
A tourné contre nous... Mais quel tourment te presse?
Tu trembles... tu pâlis... Ma chère Blanche!

BLANCHE, *du ton de la douleur la plus profonde.*

Laisse,
Oh! laisse-moi, Guiscard!

GUISCARD.

Moi te laisser... Jamais!
Non, jamais... A mon cœur il faut rendre la paix,

Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Mon âme est déchirée...

(*A part.*)

O crime irréparable!

GUISCARD, *vivement.*

Il ne l'est pas... Eh bien!
Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien:
Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore;
Mais tout est réparé si tu m'aimes encore.

(*Voulant lui prendre la main.*)

Dis que je suis aimé.... Donne-moi cette main,
Et qu'à la mienne...

BLANCHE, *retirant sa main.*

Hélas!

GUISCARD.

Tu résistes en vain.

BLANCHE.

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre:
Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

GUISCARD.

Blanche! Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le cœur!... O ciel! explique-toi.
Quel est donc le secret que ta douleur me cèle?

BLANCHE.

Ne m'interrogez pas... Éloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle!

BLANCHE.

Un obstacle invincible...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il n'en est point pour nous;
Non: je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain : le comte Osmont..

GUISCARD, *l'interrompant.*

Le traître!
Oseroit-il prétendre?...

BLANCHE, *l'interrompant aussi.*

Il respecte son maître...
Mais... il est mon époux.

GUISCARD.

Ton époux!., Que dis-tu?
Osmont!

BLANCHE.

Il est trop vrai!

GUISCARD.

Je reste confondu!
(*A part.*)
Qu'as-tu fait?.. Juste ciel!

BLANCHE.

L'autorité d'un père,
Une fatale erreur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Perfide! elle t'est chère,
Cette erreur que l'amour auroit su démentir.
Penses-tu m'abuser par un vain repentir?..
Osmont, ô ciel! Osmont posséder tant de charmes!..
Tu l'aimois, oui!

BLANCHE.

Cruel!

GUISCARD.

Je vois couler tes larmes...
Que servent à présent ces regrets superflus?
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus...
Ciel! tandis qu'accusant l'éternité des heures,
Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,
Blanche me trahissoit!

BLANCHE

Eh bien! tu dois haïr
Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.
Je ne te dirai point que mon père, que Laure...
Plus à plaindre que toi, je m'accuse et m'abhorre.
Va, d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir;
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir.
Victime d'une erreur que le remords expie,
Quitte-moi pour jamais.

GUISCARD.

Demande donc ma vie:
Ma vie est de t'aimer!

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

Non; tes vœux et les miens tu ne les peux trahir;
Non... ton père a tout fait : il t'a sacrifiée...
(*D'un ton très ferme.*)
Mais tes serments d'avance avec moi t'ont liée :
Cette main est à moi.
(*Il lui prend la main.*)

SCÈNE IV.

OSMONT, GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

OSMONT, *à Blanche.*

MADAME, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux?

BLANCHE.

Non : ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révère.

GUISCARD, *à Osmont.*

Quelle est donc cette audace?

SCÈNE V.

SIFFRÉDI, GUISCARD, BLANCHE, OSMONT, LAURE.

BLANCHE, *à Guiscard.*

(A Siffrédi.)

AH! seigneur... Ah! mon père...
Venez, et détournez les maux que je prévoi.

(Elle sort avec Laure.)

SCÈNE VI.

GUISCARD, SIFFRÉDI, OSMONT.

GUISCARD, *à Osmont.*

Est-ce là le respect que tu dois à ton roi?

OSMONT.

Ce rang dont il abuse, il me le doit peut-être;
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maître,
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.

SIFFRÉDI, *à Guiscard.*

Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnoissez-vous ceux et d'époux et de père?
Eh! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite;
Au lieu de me juger, regarde ta conduite.
Je connois mes devoirs, et saurai les remplir;
Mais connois-tu les tiens, toi qui, pour me trahir,
D'un zèle spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature?
C'est assez, Siffrédi; ne me réplique rien...
(A Osmont.)
Toi, connétable, écoute, et consulte-toi bien.
Blanche aux autels n'a pu, par son père entraînée,
T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée.
Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir,
Je briserai ces nœuds. Ose t'en prévaloir;
Ose à ton souverain disputer sa conquête;
Mais, connétable, apprends qu'il y va de ta tête.

OSMONT.

Ma tête? Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans.
Des fiers enfants du nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et brave la menace.
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens.

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage;
Mais, si le jour t'est cher, désormais n'envisage

Qu'avec l'œil d'un sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton maître, et que mon trône attend.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT, *à part.*

O CIEL, à cet excès porter la tyrannie!
Me ravir mon épouse et menacer ma vie!...
J'ai, grâce au ciel! un cœur, et trouverai des bras
Qui sauront mettre un frein à de tels attentats.
Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme,
On peut l'en arracher. Oui, je vole à Palerme.
Il faut désabuser Constance et ses amis....
Perfide! tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connois plus que Constance pour reine.

SIFFRÉDI.

La passion, seigneur, trop avant vous entraîne.
Le roi s'est oublié; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudents :
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille;
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille;
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice;
Sauvons nos droits, enfin, sans que l'État périsse.
Ne précipitez rien; mais évitez le roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi.
Je connois bien Guiscard. D'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive.
Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, *fièrement.*

Je le crois qu'en effet il se repentira.
Vous connoissez Guiscard, vous auriez dû peut-être,
Un peu plus tôt, seigneur, me le faire connoître;
Mais que j'attende en paix, et sans être vengé,
Qu'il daigne faire grâce à mon cœur outragé,
Non.... Sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'État, mon honneur et Constance.
Je paroîtrois un lâche aux yeux de tous, à moi,
Si je pouvois souffrir....

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, GARDES, SIFFRÉDI, OSMONT.

RODOLPHE, *à Osmont.*

SEIGNEUR, au nom du roi,
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée?

RODOLPHE.

Oui, seigneur.

SIFFRÉDI, *à part.*

Ciel! quelle est ma surprise!

RODOLPHE.

Il faut, de plus, au fort me suivre sans délai.

OSMONT, *à Siffrédi.*

Voilà de son pouvoir un glorieux essai!

SIFFRÉDI, *à part.*

Juste ciel! pour l'État quel funeste présage!
Ce prince dont mes soins ont formé le jeune âge....
Je cours m'offrir à lui, sans doute il m'entendra....

(*A Osmont.*)

Allez.... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.
Guiscard a de l'honneur; il aime la justice.
A ses pieds il verra le bord du précipice.
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Il fait nuit.)

SCÈNE I.

SIFFRÉDI, *seul.*

Le roi me l'a promis.... Plus calme et plus traitable,
A ma prière, enfin, il rend le connétable.
Demain il sera libre au premier trait du jour.
Mais qu'espérer, hélas! d'un si foible retour?
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,
Le roi persiste encor dans son projet funeste.
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,
Notre perte et la sienne.... O que de malheureux
Des passions des rois sont les tristes victimes!
Que de sang innocent pour expier leurs crimes!...
Que dis-je?... Ah! n'ai-je rien moi-même à m'imputer?
J'ai couru vers l'écueil.... en voulant l'éviter;
Mais j'atteste, du moins, l'œil perçant et sublime
Qui de nos cœurs éclaire et pénètre l'abîme,
Que mon zèle fut pur, et n'eut jamais pour loi
Que le bien de l'État et la gloire du roi.
A mon propre péril j'ai soutenu leur cause;
N'importe; quelque fin qu'un grand cœur se propose,
L'artifice peut-être est toujours criminel.
Soyons justes et vrais; et laissons faire au ciel....
Quelqu'un vient... à cette heure...

SCÈNE II.

OSMONT, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI.

O CIEL! quelle est ma joie!
Se peut-il que sitôt, mon fils, je vous revoie!
J'espérois que du jour la naissante clarté
Seroit l'instant heureux de votre liberté;
Mais le roi le prévient, et ce retour efface....

OSMONT, *l'interrompant.*

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grâce;
Je n'en attends de lui, ni n'en veux. Non, mon cœur,
Qui brave son courroux, dédaigne sa faveur.
Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse.
Il m'a laissé sortir, sur la simple promesse
Que l'aube, en se levant, me verroit de retour.
J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,
De ses amis, des miens, une troupe zélée,
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée.
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi,
Nomment tyran celui que vous appelez roi.
« C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,
« Et les lois de l'État et la paix domestique.
« Quoi! ce consentement authentique et formel
« Etoit donc pour Constance un affront solennel!
« Mais elle a pour garant tout un sénat auguste.
« Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
« Qui l'appelant au trône ordonne qu'avec lui
« Constance le partage et s'en rende l'appui,
« C'est au roi des Romains d'y monter avec elle :
« Au défaut de Guiscard, le testament l'appelle.... »

Voilà quels sont, seigneur, les sentiments de tous:
Refuserez-vous seul de vous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumières
Ont dirigé du roi les volontés dernières?

SIFFRÉDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi
L'intérêt de l'État inspira plus que moi;
Mais craignons, avant tout, de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux sous vos drapeaux que prompts à se ranger
Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre, ou de mourir pour elle:
Ceux du roi sont nombreux; et, sous ses étendards,
Vous verrez, à son nom, voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
On ne veut point ici d'un étranger pour maître.
Ce trône dont jadis posa les fondements
L'immortelle valeur de nos héros normands,
Leurs fils souffriront-ils que la race suève
A la leur aujourd'hui le dispute et l'enlève?
Non; le roi des Romains leur seroit odieux.
Ah! que la passion ne ferme point nos yeux;
Et s'il est vrai, seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre cœur, comme dans notre bouche,
Si nous aimons l'État, il faut nous réunir,
Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen: perdons qui nous offense;
Écrasons un tyran, tandis que sa puissance
N'est pas encore au point de nous faire trembler.
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,

Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFRÉDI.

N'appelez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Éternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;
Qui superbe et farouche immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu pour loi.
Le véritable honneur n'est que la vertu même;
Oui, de nos actions seule arbitre suprême....

OSMONT, *l'interrompant.*

On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu son courage glacé.
Moi dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFRÉDI.

Eh bien! à vos fureurs immolez donc l'État:
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice.
Non.... Du roi, cependant, je blâme l'injustice.
Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous:
Le roi réclame en vain; vous êtes son époux.
Ma juste fermeté bravera sa colère;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son désir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi:
Je ne partagerai vos complots, ni son crime;
Mais je serai, seigneur, sa première victime.
Adieu.... De votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah! j'y ferois, seigneur, d'inutiles efforts.
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFRÉDI.

Le roi verra l'abîme où son projet l'engage.
Demain tout peut changer. Mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au fort dégager votre foi.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

OSMONT, *seul.*

Que je compte sur lui!... Promesse trop frivole!
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole;
Il porte à ce tyran un amour insensé.
Dois-je lui confier mon honneur menacé?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme:
Mille soupçons affreux s'élèvent dans mon âme.
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin....
Si cette nuit couvroit un horrible dessein!
Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble.... Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle....
La perfide!... Je crains un complot odieux....
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux....
Arrachons-la d'ici; prévenons l'entreprise.
J'ai des amis tout prêts; la nuit me favorise.
Allons les disposer autour de ce palais.
Il faut de mon projet assurer le succès.
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre....
Ah! dans les noirs transports où mon âme se livre,
Blanche, Guiscard et moi, je puis tout immoler....
J'entends du bruit.... Sortons.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Où voulez vous aller?
Errante en ce palais, votre douleur muette
Y promène au hasard sa démarche inquiette,
Et, poursuivant en vain un repos qui vous fuit....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Abandonne mon âme au trouble qui la suit.
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi, vous laisser! ô ciel! et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur.
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur profonde,
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde?
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi, je le veux; mon amitié l'exige.
Tes conseils m'ont perdue.... Oui, laisse-moi, te dis-je.
N'aigris point ma douleur.... ne me réplique rien.

(*Laure s'éloigne.*)

SCÈNE V.

BLANCHE, *seule.*

Me voilà seule enfin.... Que ne puis-je aussi bien
Écarter de mon cœur les cruelles alarmes!
O sommeil! c'est en vain que j'implore tes charmes.

Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur, ni repos.
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.
Osmont au désespoir.... Osmont fier, implacable,
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur....
O reproche cruel! ô trop fatale erreur!
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte :
J'en ai cru le dépit; il perd qui le consulte....
(Elle se jette dans un fauteuil.)
Ne puis-je me calmer? la terreur me poursuit.
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit!
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!
Mais qu'entends-je?... Quel bruit a frappé mon oreille?...
(Elle se lève.)
Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient.... C'est le roi.
Quel projet!... Je frissonne.... ô ciel!

SCÈNE VI.

GUISCARD, BLANCHE.

RASSURE-TOI,
J'ai su me ménager une secrette entrée.

BLANCHE.

Comment, en vous voyant, puis-je être rassurée?
Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers
Osmont... Si mon honneur, si mes jours vous sont chers..

GUISCARD, *l'interrompant.*

O Blanche! écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez-vous prétendre?
Quel dessein!... Je ne dois, ni ne veux vous entendre :
Non.... vous voyez ma peine et mon trouble mortel....
Songez à quel reproche....

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il en est un cruel
Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire;
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincère,
C'est de m'avoir trahi.... Le temps est précieux;
Rodolphe, avec ma garde, attend près de ces lieux,
Et le trajet est court de Belmont à la ville.
Il faut me suivre.... Viens; un respectable asile....

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel! et que proposez-vous?
Un asile! En est-il qu'auprès de mon époux?
Guiscard à ma vertu réservoit cet outrage!
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage,
Et que l'honneur me fait un austère devoir
De ne jamais oser vous parler, ni vous voir;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon âme
Le souvenir trop cher d'une première flamme;
Que nous devons nous fuir, et qu'épouse d'Osmont
Votre amour, désormais, n'est pour moi qu'un affront?

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse.
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse.
Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main, l'on a trompé ton cœur.
Rappelle nos serments et consens que l'on brise
De vains nœuds, qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage et te permet....

BLANCHE, *l'interrompant.*

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Ton cœur, soumis à ce juge suprême,
N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même.
Vous n'étoufferez point son murmure importun :
Il dit qu'un souverain, comme père commun,
Doit respecter les droits d'un père de famille,
Le laisser à son gré disposer de sa fille ;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des nœuds cruels... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine !

BLANCHE.

Le ciel qui consacre ma chaîne,
De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine :
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas !

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais.

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas.

GUISCARD.

Blanche, l'heure s'envole, il en est temps encore.
J'eus tes premiers serments : tu m'aimas, je t'adore.
Viens : mon trône t'attend ; mais il faut, sans retard...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Que parles-tu de trône ? Un désert et Guiscard...
C'en est trop... près de vous, malgré moi, je m'oublie.
(*Avec un effort marqué.*)
Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

Je ne le reçois point : je demeure en ce lieu ;

Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.
Périssent à tes yeux mes jours que je déteste!
Je te perds; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit! Ciel! quel est mon effroi.

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... Eh bien! j'obéis; et sur l'heure
(*Tirant son épée.*)
Ce fer...

BLANCHE.

Guiscard, arrête, ou le plonge en mon sein;
Termine, par pitié, mon malheureux destin.
C'en est trop, je succombe à ma douleur mortelle.
Au nom de cet amour...

GUISCARD, *l'interrompant:*

Trahi par toi, cruelle!

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour; mais il reste à mon cœur
La vertu qui console au comble du malheur.
Veux-tu me la ravir? veux-tu souiller ma gloire?
Si je pouvois cruel, et te suivre et te croire,
Serois-je digne encore et du jour et de toi?
Non...

GUISCARD, *se jetant à ses pieds.*

Je meurs à tes pieds!

SCÈNE VII.

OSMONT, BLANCHE, GUISCARD.

OSMONT, *à part.*

CIEL ! qu'est-ce que je voi ?
(*A Guiscard, en mettant l'épée à la main.*)
Guiscard aux pieds de Blanche !... A moi, tyran ! vengeance !
Défends-toi.

GUISCARD, *mettant aussi l'épée à la main.*

Songe, traître, à ta propre défense.
(*Ils se battent ; Osmont tombe mortellement blessé.*)

BLANCHE, *à Osmont, en courant à lui.*

O malheureux époux !

OSMONT, *se ranimant, et la frappant de son épée.*

Femme perfide ! meurs.
(*Il retombe.*)

SCÈNE VIII.

SIFFRÉDI, RODOLPHE, GARDES, BLANCHE, GUISCARD.

SIFFRÉDI, *à part.*

QUEL bruit se fait entendre !... ô destins ! ô fureurs !

GUISCARD, *à Siffrédi.*

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, *d'une voix mourante.*

Ah ! si je vous suis chère,
Epargnez ses vieux ans.

SIFFRÉDI.

O ma fille !

BLANCHE.

O mon père!

GUISCARD.

Blanche, ma chère Blanche!

BLANCHE.

Écoutez-moi, tous deux...
O trop malheureux père!... Amant plus malheureux!
Jurez de respecter ma volonté dernière.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumière.

BLANCHE.

Non; vivez : je le veux. Consolez ce vieillard.
(A Siffrédi.)
Ne lui reprochez rien... Vous, consolez Guiscard...
L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne..
(A part.)
La lumière me fuit... La force m'abandonne.
(A Guiscard, en lui tendant la main.)
Ciel! prends pitié de moi... Guiscard... ta main... je meurs!
GUISCARD, *à part, et voulant se frapper de son épée.*
Elle expire!... la mort réunira nos cœurs.
(On le désarme.)

FIN DE BLANCHE ET GUISCARD.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1215
T44
t.11

Theâtre des auteurs du seconde ordre